9 DÉCEMBRE 1951

N° 324 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. *France-Illustration* (P. Bizet).

LE PARLEMENT A REÇU L'O. N. U.

Après quarante-cinq jours de session les délégués de l'Assemblée des Nations Unies ont suspendu leurs travaux. Avant leur départ en vacances ils ont assisté au banquet qui leur était offert par l'Assemblée nationale et le Conseil de la République en l'hôtel de la présidence de la Chambre, où l'on voit M. Édouard Herriot en compagnie de M. Padilla Nervo, président de l'Assemblée de l'O. N. U., et de Mme Figueroa, déléguée du Brésil.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

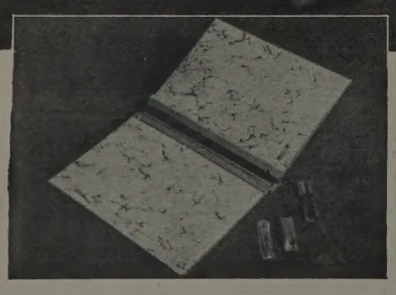
★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

SES NUMÉROS SPÉCIAUX INCOMPARABLES

ABONNEZ-VOUS
A
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
ABONNEZ VOS AMIS

SON SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE THÉATRAL



2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **670 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **690 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures la paire . . . . . **70 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . **110 fr.** | Pour 2 reliures. **140 fr.**

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . **520 fr.**
Clefs de montage . . . . . **70 fr.**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL)
POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER
VOTRE COLLECTION DE
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE ACLE
SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET

Toujours à l'honneur...

BYRRH

VIN APÉRITIF AU QUINQUINA

UN COIN DE
FRANCE

HOTEL
CRILLON
BUENOS AIRES

SOUS LA
CROIX DU SUD

La **CHLOROPHYLLE**

absorbe toutes les mauvaises odeurs !

SEUL
de tous les produits similaires
solides

le Bloc Désodorisant

Sani-Flor

se fabrique ***à la Chlorophylle***

c'est un produit ROLLET.

En vente chez tous les Droguistes et dans tous les Gds Magasins.

J. LEFEBVRE
Agent général pour la Région Parisienne
9 bis, RUE DU Cdt-PILOT Neuilly-sur-Seine Tél. : MAI. 50-20

Augmentez votre valeur de 100%

APPRENEZ L'ART D'ÉCRIRE

IMPORTANTE RAISON POUR VOUS D'APPRENDRE A BIEN RÉDIGER

La possession d'un bon style est indispensable à quiconque veut faire son chemin dans la société, sortir du rang et s'élever parmi les hommes. On vous juge sur vos écrits qui doivent donner la mesure de votre valeur quel que soit le domaine de vos activités. Demain vous serez amené à prouver vos capacités. Préparez-vous dès aujourd'hui pour saisir vigoureusement cette chance. Votre succès dans la vie en dépend. NE RISQUEZ PAS DE TRÉBUCHER PAR LA MÉDIOCRITÉ DE VOTRE STYLE.

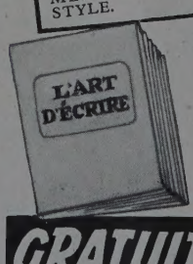
Trop de gens écrivent tant bien que mal. Vous le savez et vous avez compris qu'il ne suffit pas d'écrire comme tout le monde: vous rêvez de savoir bien rédiger et de vous exprimer brillamment. Soyez rassuré, vous pouvez y parvenir facilement quels que soient vos occupations, votre âge, votre culture.

Le Cours A.B.C. de Rédaction, par une méthode rationnelle, vous apprendra à bien rédiger, c'est-à-dire à classer vos idées, à faire un rapport ordonné ou un récit clair et à mettre ainsi de votre côté toutes les chances de réussite.

DÉVELOPPEZ VOS MOYENS D'EXPRESSION PENDANT VOS LOISIRS

Ce Cours captivant vous permet d'étudier par correspondance, chez vous, à temps perdu, vite ou lentement selon vos possibilités. L'enseignement est entièrement personnel et les professeurs sont des écrivains connus, qui joignent à leur expérience la capacité d'enseigner. Après quelques mois, vous saurez non seulement rédiger, mais aussi user pleinement de votre personnalité, de votre intelligence, de vos connaissances, en écrivant et en parlant. Vous aurez ainsi la pleine possession de vos moyens d'expression. Et si vous envisagez de devenir écrivain, nous ferons pour vous ce que nous avons fait pour tant de nos élèves dont les œuvres sont maintenant régulièrement publiées.

BROCHURE GRATUITE



Écrivez-nous maintenant pour recevoir l'exemplaire gratuit de la brochure donnant toutes informations sur l'Art d'Écrire. Vous y trouverez également des détails intéressants sur les chances qui se présentent à celui qui sait écrire. C'est peut-être pour vous le début d'une vie nouvelle, plus prospère et plus intéressante. Décidez-vous de suite à vous libérer du handicap qu'un style médiocre vous impose.

GRATUIT

COURS A.B.C. DE RÉDACTION (6.66)
12, Rue Lincoln (Champs-Élysées) PARIS (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement, sans engagement de ma part, votre brochure "l'Art d'Écrire"

NOM _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

ADRESSE _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Un prestige justifié!

par des créations d'esprit très haute-couture, par une qualité parfaite due à la sélection rigoureuse des cuirs et peaux, à une main-d'œuvre d'élite, servie par une puissance industrielle de premier ordre

HEYRAUD
Crée la Mode

CHAUSSURES D'HOMMES ET DE FEMMES

HEYRAUD
la
première marque française
de qualité

Seule, la qualité s'avère économique

HORS CONCOURS AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES - 4 USINES PARIS-LIMOGES - 40 MAISONS DE VENTE ET DANS LES MEILLEURES MAISONS DE CHAUSSURES

L'Equipe Publicitaire R.J

"POUR UN HOMME" PARFUM DE CARON
CARON
POUR UN HOMME
LES PLUS BELLES LAVANDES
CRÉATION SPÉCIALE DE CARON

7me ANNÉE — NUMÉRO 324

29 DÉCEMBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LES VŒUX QUE

forme « France-Illustration » pour ses abonnés et lecteurs s'expriment d'un mot : la Paix. Que l'année 1952 assure la paix dans les foyers, la paix entre les Français et la paix entre les peuples. Qu'elle voie enfin les hommes unis par le même amour de la liberté se tendre fraternellement la main pour écarter le spectre de la guerre.

CHURCHILL A PARIS

Le premier voyage officiel de M. Winston Churchill depuis qu'il a repris en main le pouvoir l'a conduit à Paris. Les Français, dont il fut toujours l'ami fidèle, n'en ont pas été surpris. Des entretiens qu'il a eus, accompagné de M. Anthony Eden, avec MM. Vincent Auriol, René Pleven et Robert Schuman s'est dégagé le souci des deux gouvernements d'adopter une attitude commune à l'égard des grandes questions internationales.

C'est fort de cet accord que le « Premier » britannique, après avoir rendu visite au général Eisenhower à Rocquencourt, se rend à Washington, où il va examiner avec le président Truman les multiples aspects de la défense occidentale.

ACTUALITÉS MONDIALES D

BRISTOL. A l'Université de cette ville, dont il est chancelier, M. Winston Churchill, revêtu d'une toge somptueuse — insigne de sa dignité — a posé la première pierre d'une nouvelle école d'ingénieurs.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

HANOI. L'offensive lancée par le Vietminh pour reprendre la position-clé de Hoa-Binh, qui commande les communications entre le Nord et le Sud tonkinois, se solde dans sa première phase par un net échec. Les troupes franco-vietnamiennes ont réussi à dégager la rivière Noire et à écarter la menace contre Hoa-Binh.

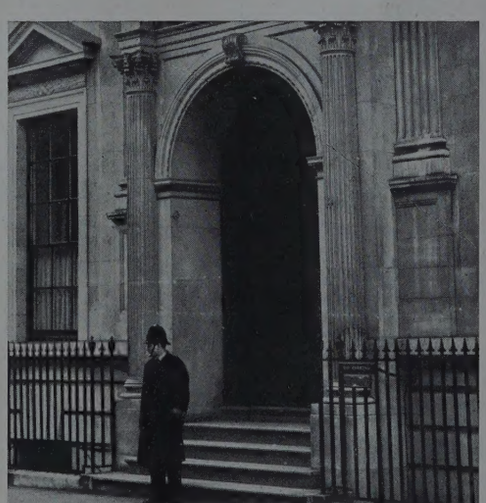
TEHERAN. S'estimant en danger de mort, ces dé tés et ces journalistes de l'opposition ont décidé camper dans le parlement iranien jusqu'à ce que l sécurité soit assurée par le gouvernement Mossad

LIEGE. Comme chaque année une émouvante cérémonie a commémoré le sacrifice des 412 fusillés de la citadelle de Liège. Le gouvernement français y était représenté par M. Gavini, secrétaire d'Etat à la Marine.

PARIS. Seuls les piétons ont pleinement goûté les visions poétiques offertes par le brouillard, qui, dans la capitale et dans maintes régions, a gravement perturbé la circulation urbaine, routière et aérienne.

SAN-DIEGO. Sortir indemne de la fâcheuse posi qu'on voit ci-dessus est vraiment une chance exc tionnelle. Ce fut celle du coureur Beilh, dont la ture s'était retournée sur la piste californie

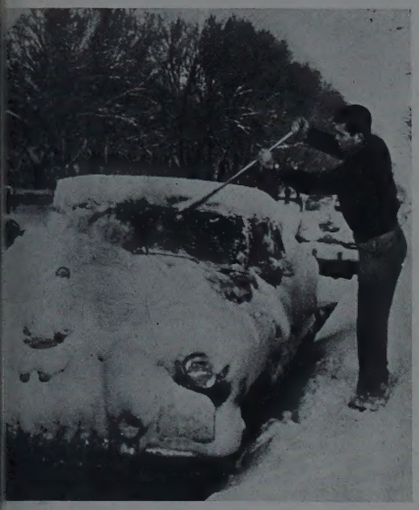
LARACHE a été le théâtre d'une rencontre entre le général Guillaume et le général Garcia Valiño, haut commissaire au Maroc espagnol, qui se sont entretenus des problèmes communs aux deux parties du pays.



LONDRES. Le rappel de l'ambassadeur d'Egypte n'a pas entraîné la rupture des relations diplomatiques avec la Grande-Bretagne, et un policeman continue de veiller sur l'ambassade, que gère un chargé d'affaires.

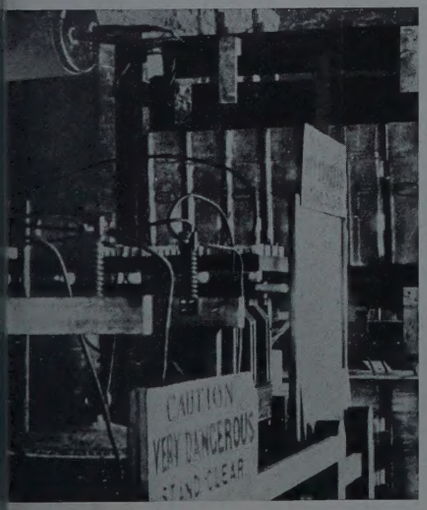
BRUXELLES. Les fêtes de fin d'année revêtent éclat inaccoutumé ; à l'Hôtel de Ville le bourgme a accueilli la princesse Joséphine-Charlotte, en l'h neur de qui était donnée une brillante récept

A SEMAINE



LO. Cette localité du Texas — région méri-
peu habituée à de telles rigueurs — n'a pas
à la vague de froid qui sévit dans tout le
West, où elle a fait de nombreuses victimes.

10.000 jeunes mariés de 1951 ont assisté
ɔdrome d'Hiver à une grande fête donnée en
nneur par le comité du Bimillénaire et animée
vedettes de l'écran, de la scène et du ring.



IU. C'est de cette petite localité de Cor-
s que Marconi réalisa, il y a cinquante ans,
nière liaison radiotélégraphique au-dessus de
Le poste récepteur était placé à Terre-Neuve.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'année se termine dans une grande symphonie de palabres que soutiennent, telles des contrebasses, les canonnades asiatiques et la fusillade égyptienne. Nous devons regarder une suprême fois cette année, avant de la laisser s'enfoncer dans l'histoire.

Je mets de côté les problèmes de la politique intérieure, problèmes envenimés par une démagogie sans retenue, problèmes que le régime semble désormais incapable de résoudre, malgré la bonne volonté de certains hommes courageux mais submergés. Je laisse de côté le drame intérieur de la France et, m'en tenant à considérer l'état du monde, je constate, tout d'abord, que le conflit général, ce conflit que nous avions maintes raisons de redouter, n'a finalement pas éclaté, n'a pas encore éclaté.

Convient-il de parler de paix ? Oh ! non, certes ! Deux guerres sanglantes se poursuivent en Extrême-Orient. La guerre d'Indochine a, dès maintenant, duré plus longtemps qu'aucune des deux guerres mondiales. Oserait-on prévoir un dénouement rapide ? Je m'en garderai bien, quelles que soient les vertus de nos soldats et la valeur de leurs chefs. Peut-on croire que la France persévère dans cette aventure pour sauver des intérêts temporels ? Ce serait une idée absurde, étant donné l'état actuel de la péninsule. La France fait un effort surhumain pour sauver son œuvre, d'une part, et, d'autre part, dans l'espoir de conserver un lieu ouvert où pourrait se poursuivre le dialogue entre l'Orient et l'Occident. On souhaite que l'Amérique et l'Angleterre comprennent enfin le sens d'une telle résolution et tirent aussi leçon de leurs propres aventures.

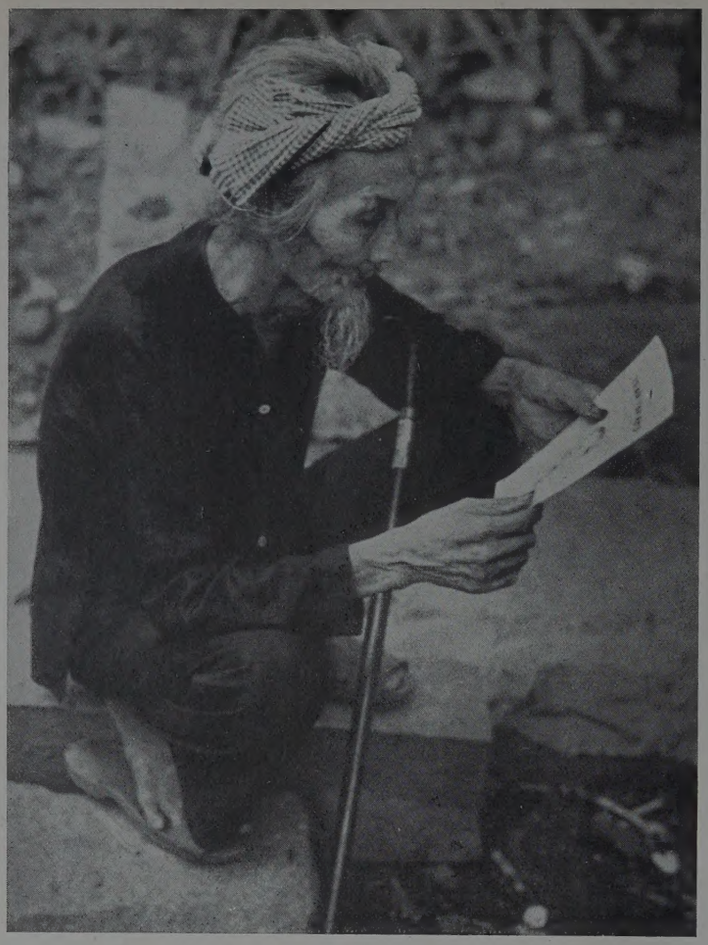
La presse américaine annonce toutes les semaines la fin de la guerre en Corée et le succès des entretiens diplomatiques noués sur le champ de bataille. C'est à se demander si le mot de « chinoiserie », inventé depuis longtemps par les Français, a quelque chose comme un équivalent dans la langue américaine. Les conflits, en Extrême-Orient, ont beaucoup de chance de durer, comme cela est arrivé avec la guerre sino-japonaise, jusqu'au moment où éclate une conflagration mondiale dans laquelle tout se trouve finalement noyé. Donc, patience ! Nous parlerons encore, l'an prochain, de Pan Mun Jom, ou de quelque autre village coréen.

Les chefs du monde musulman ont pris en main la cause de tous les peuples qui s'estiment humiliés, exploités ou traités avec injustice. Je reconnais que ces peuples ont le droit de présenter, raisonnablement, des revendications. J'ajoute que ce n'est pas la guerre — guerre sainte ou autre — qui leur rendra l'indépendance véritable, qui leur donnera les élites dont ils manquent, qui leur permettra de s'élever dans le savoir et la technique. La guerre permettra, certainement, à des aventuriers d'assurer leur pouvoir personnel. Si les peuples qui ont à se plaindre se laissent entraîner à la guerre, ils changeront de tuteurs ou de maîtres. Je me permets d'affirmer, en ce qui touche l'Union française, que ces peuples perdront au change. Quand ils le comprendront, il sera trop tard.

Les nations occidentales, dans cette confuse mêlée, s'efforcent de tirer leur épingle du jeu sans même se consulter, sans même tenir sérieusement conseil. Était-il impossible, par de solennels avertissements et par une action concertée, d'empêcher les troubles dramatiques dont notre monde humain est présentement assombri ? C'était sans doute possible ; mais les nations occidentales n'ont pas tenu conseil. On pourrait croire que le mot de solidarité n'a pas de sens pour elles.

Cependant, le conflit majeur, celui qui, pour parler net, oppose la Russie à l'Amérique, continue de tenir les observateurs dans l'angoisse. Le jeu de la Russie semble d'attendre encore. Elle a divers moyens de pression préalable, et elle en use. Que les Américains gardent quand même leur sang-froid et qu'ils ne s'avisent pas de penser trop obstinément à la guerre préventive.

Car, malgré toutes les inquiétudes, malgré toutes les menaces, malgré les incendies épars et dont la chaleur se sent de loin, malgré le désordre universel, nous avons gagné un an. C'est une consolation. C'est, tout compte fait, un thème d'espérance.



INDOCHINE 1951

L'ÉLIMINATION DE LA RÉBELLION S'EST POURSUIVIE, MAIS L'ATTITUDE DE LA CHINE COMMUNISTE RESTE L'INCONNUE DE DEMAIN

DANS le domaine militaire 1951 a été en Indochine une année principalement tonkinoise, marquée par la défense victorieuse du delta contre les assauts fanatiques des troupes régulières vietminh, armées et équipées par la Chine communiste.

Sur les autres territoires, malgré l'importance de la partie qui se jouait dans le Nord, les troupes franco-vietnamiennes ont continué inlassablement l'œuvre d'élimination de la rébellion, notamment en Cochinchine où la pacification est en très nets progrès.

Mais une inconnue pèse sur le problème indochinois, c'est la présence, aux frontières du Nord, de l'immense Chine rouge de Mao Tse Toung, qui aide actuellement de plus en plus notre adversaire et qui peut demain intervenir plus ouvertement dans le conflit.

Au Tonkin l'année 1950 s'était achevée par l'évacuation, sous la pression de l'ennemi, de la R. C. 4 et de Langson puis par celle de Hoa-Binh, imposée par l'obligation de reconstituer les réserves perdues dans les combats d'octobre. Quand le général de Lattre vint le 19 décembre prendre contact avec le Nord la situation apparaissait sous les contours les plus sombres, et l'avenir était noir de menaces. Un malaise profond s'était emparé de tous, Indochinois et Français, civils et militaires. De fâcheuses mesures avaient été prises, sous prétexte de prudence, qui avaient ébranlé la confiance, sapé les forces morales et créé un véritable sentiment de panique.

Le premier acte du nouveau haut commissaire de France fut un acte de commandement : « Maintenant vous serez commandés ! » disait alors le général de Lattre à des troupes qui allaient bientôt montrer que leur valeur et leur courage n'étaient pas en cause. Les esprits timorés furent éliminés. Sous l'impulsion du commandant en chef des réserves furent dégagées, formant des groupes mobiles qui passeront en trois mois de un à sept et qui sont confiés à des chefs vigoureux.

Et les premières batailles démontreront, à l'adversaire d'abord, qui se croyait assuré désormais de tous les succès, aux opinions locale et mondiale ensuite, qui ne croyaient plus à notre force et à notre volonté, la réalité d'un retournement qui pour beaucoup demeure miraculeux :

Vinh-Yen, 19 janvier. — Les colonnes vietminh, après de durs combats remportés de justesse, s'enfuient en désordre sur la montagne de Tam-Dao.

Dong-Trieu, 28 mars-6 avril. — Par le coup d'assaut de Mao-Khé et la victoire de Ben-Tam le général de Lattre brise l'ambitieux projet conçu par le commandement vietminh pour s'emparer d'Haïphong. Des yeux de tous les combattants ennemis s'effacent les fumées du grand port tonkinois, qu'ils avaient vues monter à l'horizon pendant huit jours et dont le spectacle était propre à exalter leur courage.

Ninh-Binh, 29 mai-8 juin. — Bataille dure, acharnée, qui devait ouvrir à l'adversaire la voie du delta, la voie du riz et des masses humaines, et au cœur de laquelle tombe glorieusement le lieutenant Bernard de Lattre.

Pendant l'été l'ennemi souffle, répare ses pertes, reconstitue son matériel grâce à l'aide chinoise.

De notre côté, la fortification du front tonkinois, que le général de Lattre a décidée après Vinh-Yen, s'intensifie et s'étend, et les groupes mobiles, sans arrêt, pourchassent la guérilla à l'intérieur du delta. Puis c'est :

Nghia-Lo, 26 septembre-9 octobre. — Bataille de montagne, victoire de la manœuvre sur la masse.

Mais déjà le commandant en chef pense à frapper l'adversaire dans ses communications vitales, à le couper de ces provinces du Nord-Annam dont il tire le riz et les hommes, qu'il ne peut plus prendre dans le delta tonkinois désormais gardé.

Et c'est d'abord Cho-Ben, succès tactique qui détourne un instant son attention. Puis, brusquement, le 14 novembre, après un retournement éclair de toute la masse de manœuvre, la ruée sur Hoa-Binh, coiffé par deux mille parachutistes, atteint le soir même par les premières colonnes d'infanterie, pendant que tombent entre nos mains la rivière Noire, véritable canal du riz, et la R. C. 6.

C'est Hoa-Binh, plaque tournante de ses communications, que le commandement vietminh vise à récupérer quand il déclenche le 10 décembre son offensive sur la rivière Noire. L'acharnement des combats montre assez l'importance du coup qui lui a été porté le 14 novembre et fait mesurer l'ampleur de l'échec qui vient de lui être infligé.

Hoa-Binh, évacué en novembre 1950, repris un an après et conservé malgré toute la violence des assauts vietminh, marque le terme d'une année qui s'achève dans un sentiment d'espoir tout à fait justifié.

Sous la protection des forces de l'Union française, les armées des Etats associés s'organisent et s'instruisent tout en prenant leur part de la lutte. Leur valeur et leur détermination croissent chaque jour, et la confiance que le général de Lattre a placée en elles dès le début paraît maintenant amplement méritée.

Développées encore en 1952, aguerries, ces armées sont le gage de l'avenir.

Mais aux frontières du Tonkin se dresse la grande menace du la Chine communiste. Absorbées par la guerre en Corée, les armées chinoises n'ont pour l'instant donné à leur allié, le Vietminh, que des conseillers, qui paraissent bien assurer en fait le commandement, et une aide matérielle qui seule empêche encore l'effondrement de notre adversaire. Mao enverra-t-il à son « satellite » des moyens accrus, peut-être même des divisions de volontaires et une aviation dont on connaît la puissance ? Telle est la grande inconnue de demain.

EN HAUT : UN VIEUX PAYSAN DÉCHIFFRE UN TRACT DIFFUSÉ PAR LE SERVICE VIETNAMIEN D'INFORMATION. CI-DESSOUS : PRÈS D'HOA-BINH, UN CHAR, PROTÉGÉ PAR SON SOUTIEN, VA SE PLACER EN BASE DE FEU.

LIBYE, ÉTAT ARTIFICIEL ET CONVOITÉ (*)

II

Les villages créés avant la guerre dans le djebel Akhdar offrent aujourd'hui le spectacle d'une désolation complète, où les pompeuses inscriptions du fascisme deviennent d'un comique macabre. « Nous vaincrons », proclame celle-ci. Mais les Bédouins ont arrangé à leur façon la petite maison neuve. La plaque de fer qui protégeait la citerne a été arrachée et vendue. Des épines bouchent l'entrée pour enfermer dans les chambres le bétail. Ce bétail est un redoutable destructeur. Dans des campagnes conquises sur le désert, bourricots et chèvres dévorent impitoyablement les moindres brins de verdure. Chaque jour la brousse mord un peu plus sur les terres cultivées, et les derniers amandiers, dont les dromadaires broutent les branches, seront bientôt morts.

UNE INDÉPENDANCE QUI SE PAIE CHER

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL J.-A. DUCROT

LA TRIPOLITAINE D'AUJOURD'HUI

Le voyageur qui arrive en Tripolitaine est agréablement surpris de ne plus rencontrer que rarement des traces du conflit. Au moins dans les centres de colonisation, presque tout ce qui pouvait l'être a été déblayé, réparé, repeint, entretenu. A première vue on pourrait s'imaginer que la vie s'est écoulée en toute quiétude dans les oasis, immuables et charmantes, comme autour des petites fermes italiennes qui commencent à s'individualiser selon le goût des occupants et l'habileté des jardiniers. Les améliorations obtenues depuis 1939 sont par endroits ahurissantes. Le paysage est méconnaissable. A n'en pas croire ses yeux ! Partout où les pionniers se sont établis ils ont fait pousser des arbres. Des millions d'arbres. Ce qui n'était qu'un échantillon de Sahara, nu comme la main, poussiéreux et stérile, s'est couvert de verdure. De grands eucalyptus ombragent les routes bien entretenues. Des pins forment de véritables petites forêts. Ailleurs, ce sont des acacias, des mimosas, des lauriers-roses qui fixent le sable, bornent les propriétés, protègent contre le *guibli*, le vent dévorant qui vient du Sud, d'immenses étendues de vergers, de vignobles, de jardins irrigués. Oliviers et agrumes s'alignent fièrement là où le néant régnait hier encore. C'est une victoire. Une grande victoire. Elle n'est pas totale et générale. Ce serait trop beau. Mais elle est magnifique dans son opulence par endroits, infiniment touchante en d'autres dans sa modestie.

Les réussites ne sont pas égales, évidemment. Tel terrain valait mieux que tel autre. Tel versant était mieux exposé. Mais les échecs complets, imputables soit à la guerre, soit à un excès de hâte, sont rares.

Qui sera le Virgile de cette épopée paysanne ? Qui dira le courage, l'endurance, les souffrances de ces familles de huit ou dix enfants dont les hommes furent appelés sous les drapeaux, emmenés en captivité à l'heure où leur présence était le plus nécessaire ? Et l'énergie, l'ingéniosité inépuisables de ces agronomes qui durent avoir recours à des inventions dignes de Robinson pour maintenir en vie les plantations alors que tout manquait d'un seul coup, que rien n'arrivait plus, ni pièces de rechange, ni matériel, ni insecticides, ni argent ? Et que la destruction d'une seule pompe par un soldat ivre devenait une catastrophe ?

Les sceptiques ricanent en faisant remarquer que les produits de ces fermes sont de qualité médiocre, de valeur trop faible pour mériter qu'on tente de sauver cet essai de défrichement. Ils ne raisonnent que sur des chiffres. Et les chiffres n'ont qu'une valeur relative, ici plus qu'ailleurs.

Oui, la colonisation dite démographique eut un caractère indéniable de propagande pour le régime fasciste, à l'usage interne et externe. Elle fut menée comme une affaire d'Etat et sur des bases trop éloignées de celles qui auraient pu assurer l'aisance future des colons en réduisant leur nombre, en arrondissant leurs parts, en évitant les erreurs dues à l'excès de précipitation.

Mais si limités et si fragiles encore que soient les résultats, ils n'en sont pas moins réels. En 1941 il existait au total dans toute la Libye 3.550 familles rurales italiennes, réparties sur 113.760 hectares. En Tripolitaine seulement 25.000 puits avaient été creusés, plus de 2 millions d'oliviers avaient été plantés ainsi que 1.500.000 amandiers et 300.000 pieds d'agrumes. Ces plantations continuent aujourd'hui encore, quoique ralenties. Non seulement elles font vivre des milliers de braves gens qui n'ont rien à se reprocher puisque la terre qu'ils cultivent ils l'ont conquise pied à pied sur le désert, à la sueur de leur front, mais encore elles profitent à tous les habitants de la Libye sans distinction. Ces fruits, ces légumes, cette huile, ce blé sont de précieux apports à l'économie d'un pays sous-alimenté. Et ces essais sont un enseignement, ces cultures sont des exemples.

Mais que vont devenir à présent les Italiens de Tripolitaine ? Ils sont 45.000 qui se sont accrochés au sol qu'ils ont fécondé. Dans les récits qui m'ont été faits des humiliations, des brimades qui leur furent systématiquement infligées par les vainqueurs j'ai senti percer une rancune, une haine indicibles. Les Anglais avaient un vieux compte à régler avec les Italiens. Ils l'ont réglé. Mais qu'ils le veuillent ou non, l'Europe est l'Europe, l'Asie est l'Asie (*East is East and West is West*). L'Europe est une, solidaire, devant les nationalismes et le fanatisme qui galvanisent ces races orientales dont l'agitation confuse n'annonce rien de bon. Et la Grande-Bretagne fait partie de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, c'est elle qui assume la tutelle de la Libye. Elle a voulu cette responsabilité. Comment s'en acquitte-t-elle ? Qu'a-t-elle fait pour ses protégés musulmans ?

LA CYRÉNAIQUE LIBÉRÉE

Dès qu'on aborde la Cyrénaïque on entre dans un autre monde. On dirait que la guerre vient tout juste de finir. Des quantités d'épaves, de débris innommables, de projectiles non éclatés, de ferrailles tragiques traînent encore partout. Impossible de faire un pas sans buter sur des carcasses de véhicules, d'engins de toutes les paroisses et sur de véritables montagnes de bidons. Ces bidons cubiques qui servirent à alimenter en essence la VIII[e] Armée fournissent les éléments d'un nouveau style arabe au goût du jour. Les Bédouins les remplissent de terre, les empilent comme des briques pour se construire des cahutes et pour boucher toutes les ouvertures des immeubles dans lesquels ils campent. Des fragments de carrosseries, des chiffons, des paquets d'épines complètent l'effet décoratif. A l'intérieur, les sommiers rouillés mis debout séparent les occupants à deux et à quatre pattes. Après un aussi bel effort de « reconstruction », pourquoi se fatiguer davantage ? Il y a des trous dans la toiture ? c'est beaucoup plus commode que les cheminées pour laisser échapper la fumée âcre des foyers installés en plein milieu des pièces. Et, d'ailleurs, une fois cassé, arraché, brûlé, bazardé tout ce qui pouvait l'être, n'est-il pas beaucoup plus hygiénique de laisser le bétail entre les murs noircis et de reprendre la bonne vie d'antan sous les tentes en poil de chèvre ?

La première fois qu'on découvre une ferme, ou une gare, ou une petite maison de fonctionnaire ainsi métamorphosée, on hausse les épaules avec indulgence en se persuadant qu'il s'agit de cas exceptionnels. Hélas ! en roulant à la découverte de la Libye nouvelle lancée sur la route joyeuse de l'indépendance il faut bientôt se rendre à l'évidence. Ces destructions sont la règle partout où les Bédouins se sont substitués aux Italiens. Elles sont moins graves, moins rapides lorsqu'il s'agit d'individus plus évolués. Mais, nous le constatons même en Europe, il faut toute une éducation pour habi-

(*) Voir *France-Illustration* du 24 novembre 1951.

Revenus à leurs procédés primitifs de culture, les Libyens battent les épis par petites poignées au moyen d'une trique. Ensuite ils abandonneront au souffle du vent le soin de séparer la balle du grain.

tuer des êtres humains à soigner une habitation, à l'entretenir, à la tenir propre. Et cette longue éducation manque encore, il faut le reconnaître, à presque tous ceux qui ici portent turbans et chéchias. Les villages créés dans le djebel Akhdar étaient l'œuvre d'une équipe d'architectes qui comptent parmi les meilleurs d'Europe. Ils avaient rivalisé de goût et d'invention afin de créer des centres sociaux très modernes et classiques à la fois. Les derniers, les plus réussis, venaient à peine d'être inaugurés lorsque la guerre éclata. Je n'y ai jamais vu la trace d'un seul projectile. Et cependant ils offrent tous le même spectacle, celui d'une désolation complète. Ces villages sont morts, aussi morts que les ruines de Cyrène ou de Leptis Magna.

Là où logeaient les familles ne se rencontrent plus que des bêtes. Rien ne reste des équipements, des machines, des boiseries, des meubles. Les murs sont noirs de suie. Dans ce qui était le bureau de l'ingénieur agronome ou du médecin l'odeur ammoniacale d'un épais fumier de chèvre vous fait reculer. Un chameau galeux occupe le presbytère. Les portes de l'église sont murées, cachant Dieu sait quelles profanations ! Dans l'immense silo de béton armé qui devait recevoir les récoltes futures des coups sourds retentissent : trois gaillards en loques s'efforcent de briser ce qui résiste encore d'un engrenage. Sur le bord des routes les arbres subsistent par endroits. Mais leurs jours sont comptés. Un à un, ils subiront le sort de cet olivier auquel une vieille femme arrache sa dernière branche pour nourrir un chevreau.

Non seulement les bâtiments sont dévastés, mais encore les terres défrichées avec tant d'ardeur il y a douze ans sont en train de mourir. La brousse en a déjà reconquis une large part. Les impitoyables chèvres achèvent de ronger les moindres brins de verdure. Les bourricots et les dromadaires auront bientôt tué les derniers amandiers. Encore un peu de temps et la victoire des faiseurs de désert sera complète.

A BENGASI

Bengasi prenait vraiment des allures de capitale dès 1936. On pouvait trouver que les dépenses qui y étaient faites étaient prématurées. Mais que reste-t-il de tant de millions de lires dépensées ? Un grand décor vide et délabré. Rares sont les bâtiments publics ou privés qui ont été réparés. Quelques-uns ont été retapés et blanchis extérieurement de façon à faire illusion. On n'a pas essayé de les reconstruire, pas plus qu'on n'a tenté de déblayer la plupart des décombres, de replâtrer les trous qui criblent les façades et les toitures. Les dégâts des bombes auraient pu être réduits fort sensiblement si ces blessures avaient été pansées à temps. Mais en huit années les pluies d'hiver, les pillards ont fait leur œuvre. Et l'aspect général est sordide, aggravé par ces remparts de bidons rouillés qui bouchent la plupart des fenêtres et des vitrines même en plein cœur de la ville. L'argent a manqué pour entreprendre les travaux. Et les matériaux. Et la volonté. Mais les aurait-on eus, la main-d'œuvre qualifiée aurait fait totalement défaut. Les Italiens seuls pouvaient trouver des hommes de toutes les professions qui consentissent à s'exiler en pareil éden. Ils sont partis, et nul n'a été tenté de prendre leur succession. En désespoir de cause il a fallu que les Britanniques recrutassent des ex-prisonniers de guerre allemands pour faire marcher ateliers, pompes, dynamos. Ils sont près d'un millier, qui attendent tous avec impatience la fin de leur contrat. Par qui les remplacera-t-on ? Comment et de quoi vivra ce pays qui n'a rien à offrir et qui manque de tout ?

UNE DÉMOCRATIE ILLUSOIRE

S'il était possible d'entourer la Libye d'une nouvelle Muraille de Chine et de l'isoler hermétiquement tout rentrerait vite, par la force des choses, dans l'ordre naturel. En un rien de temps, laissés à eux-mêmes, les habitants retomberaient à dix siècles en arrière, retourneraient, avec un soupir de soulagement, à leurs histoires bibliques de razzias, de luttes entre clans, entre féodaux, entre gens de la montagne et de la plaine, entre sédentaires et nomades. Evidemment, ils seraient soumis à l'arbitraire, ils auraient à pâtir des famines et des épidémies. Mais ce sont là inconvénients qui sont loin de compter aux yeux des Orientaux autant qu'aux nôtres.

Le malheur, c'est qu'il est impossible de construire cette Muraille de Chine et que toutes sortes d'idées nouvelles, de rêves vagues et grandioses, de convoitises s'embrouillent dans leurs cerveaux. Les arbitres de l'O. N. U. ont achevé de les mettre à l'envers en les persuadant qu'il suffisait de commander à Londres trois tampons de caoutchouc : « Etat libre du Fezzan », « Etat libre de Tripolitaine », « Etat libre de Cyrénaïque », pour que, du coup, ces créations entièrement artificielles devinssent des réalités vivantes, des nations comme la Belgique ou la France, par exemple. Or ce ne sont pas des nations. Ce sont pour le moment des expressions géographiques qui désignent quelque chose d'aussi différent d'une nation telle que nous concevons la chose qu'un chariot mérovingien peut l'être d'une locomotive Diesel ! Les différences n'existent pas tant dans les usages, les habitudes physiques et le degré de culture que dans le mécanisme intime des cerveaux. Le dernier venu de nos méharistes sait que les guides indigènes sont capables de retrouver leur chemin à travers une région qu'ils ont visitée une seule fois vingt ans auparavant. Et qu'ils sont certains de s'égarer s'ils prennent la direction non d'un lent convoi de chameaux, mais d'un camion, trop rapide pour eux. Affaire de rythme. Ces machines cérébrales, adaptées au rythme de la vie pastorale, on a la prétention de les faire passer d'un jour à l'autre au rythme d'un monde pour lequel elles ne sont pas encore faites. Il en résulte un malaise, des souffrances, des déceptions et des rancunes génératrices de haine.

Il aurait fallu au moins une transition. Or voilà une masse humaine hétéroclite, inorganisée, inculte, crédule, privée de ses cadres naturels et sans armature morale qui, sous prétexte de démocratie, va être livrée sans défense à ses pires ennemis, c'est-à-dire aux individus les plus débrouillards, les moins scrupuleux, qui réussiront à sortir de ses rangs pour l'exploiter.

UNE VASTE FOIRE D'EMPOIGNE

Il faudrait bien de l'optimisme pour considérer comme une élite les privilégiés de l'heure qui, pour le seul motif qu'ils savaient plus ou moins lire et écrire, porter une cravate et des souliers, ont été appelés en bloc à fournir acteurs et figurants de cette véritable farce. A eux les places, toutes les places. Depuis celle de ministre jusqu'à celle de facteur. Le choix était tellement restreint qu'il ne faudrait pas demander à la plupart des Excellences de passer un certificat d'études. Mais n'empêche que les « nouveaux messieurs » se prennent vite au sérieux. Ils trouvent déjà encombrants les conseillers britanniques qui, dans les coulisses, essaient avec beaucoup de patience et de tact de leur faire comprendre, par exemple, qu'il existe théoriquement une différence entre les fonds publics et ceux du particulier chargé de les gérer. Les confondre est si naturel !

Il ne suffit pas de se proclamer nationaliste farouche pour être garanti compétent, capable de faire œuvre utile au profit de ses compatriotes, ni pour avoir des droits sur eux. C'est ce que semblent ignorer beaucoup des brillants jeunes gens qui sont les grands profiteurs de l'indépendance. Nous avions respiré avant guerre en Libye une atmosphère d'enthousiasme, de dévouement à l'œuvre collective, une allégresse de ruche au travail qui soulevait au-dessus d'eux-mêmes les plus humbles participants. Cette fois, alors que la Libye doit être proclamée indépendante, nous n'avons jamais rien discerné qui traduisît un état d'esprit équivalent. Les fonctionnaires anglais faisaient leur travail consciencieusement, mais sans enthousiasme, sans chercher à dissimuler, le plus souvent, combien leur tâche était ingrate. Ils n'avaient pas la foi. Souvent ils étaient écœurés et ils le disaient ouvertement. L'atmosphère générale était celle d'une vaste foire d'empoigne. En dehors des voraces qu'elle grisait, l'apathie, l'indifférence paraissaient de règle.

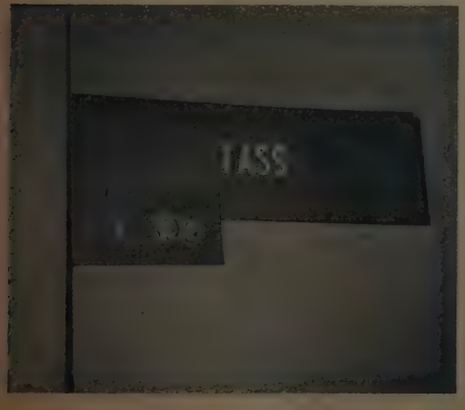
(A suivre.)

Ici les Italiens avaient planté des vignobles qui furent prospères. Aujourd'hui il n'en subsiste que des vestiges parmi lesquels les Bédouins, indifférents, récolteront, épi par épi, un peu d'orge.

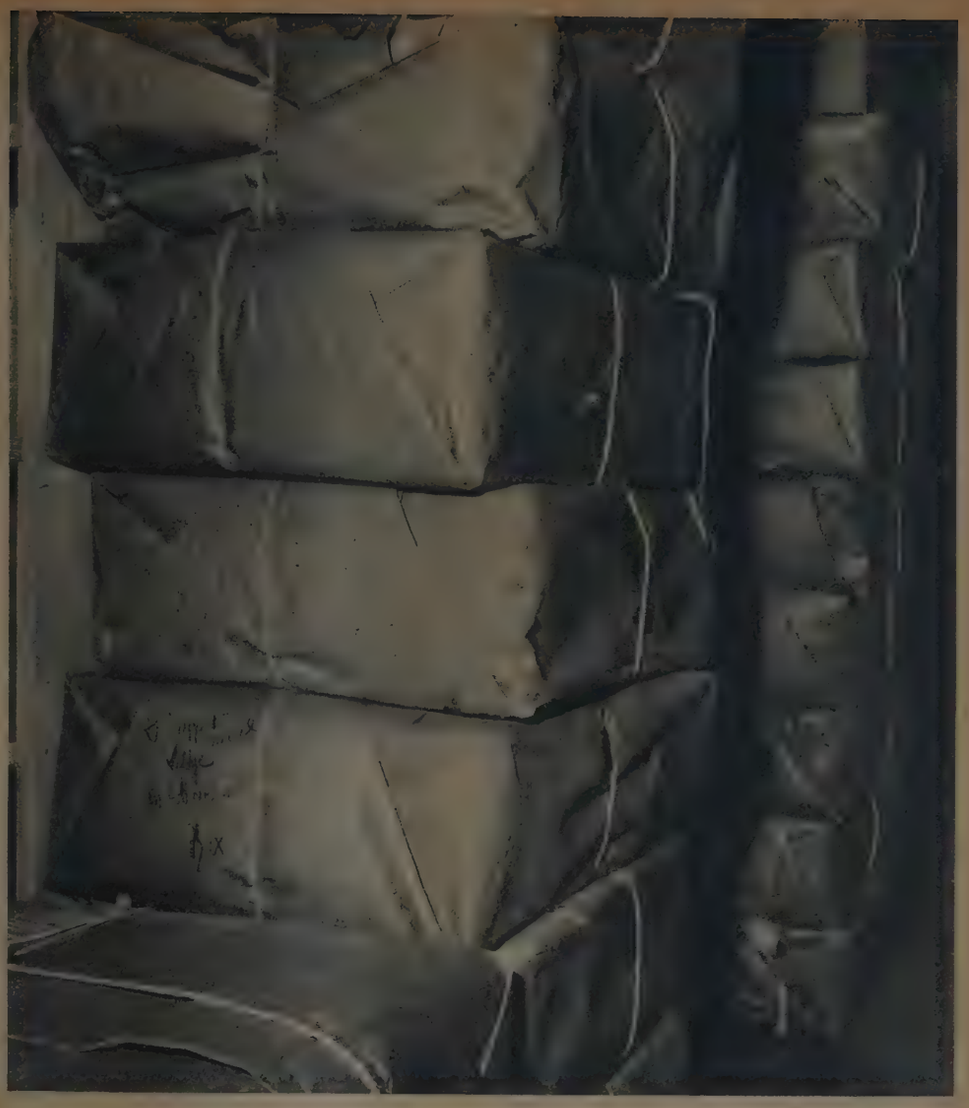
La presse est un rouage essentiel de l'O. N. U. Son royaume, a Chaillot, donne sur un couloir tapissé d'étiquettes...

... bleu outremer. Elles portent le numéro des pièces, le nom de l'agence ou du journal auxquels elles sont affectées...

... France, U. S. A., Grande-Bretagne, Russie, le monde entier... Dans les alvéoles de cette ruche bourdonnante...



... tapotements des machines, bourdonnements des téléscripteurs. Les journalistes dissèquent, commentent, transmettent...



Les discours sont sténographiés, dactylographiés, assemblés sur une plaque tournante et distribués aux délégations et a la presse. Des exemplaires sont envoyés a Tours, ou ils seront imprimés, puis de la ils reviennent a Paris soigneusement empaquetés.

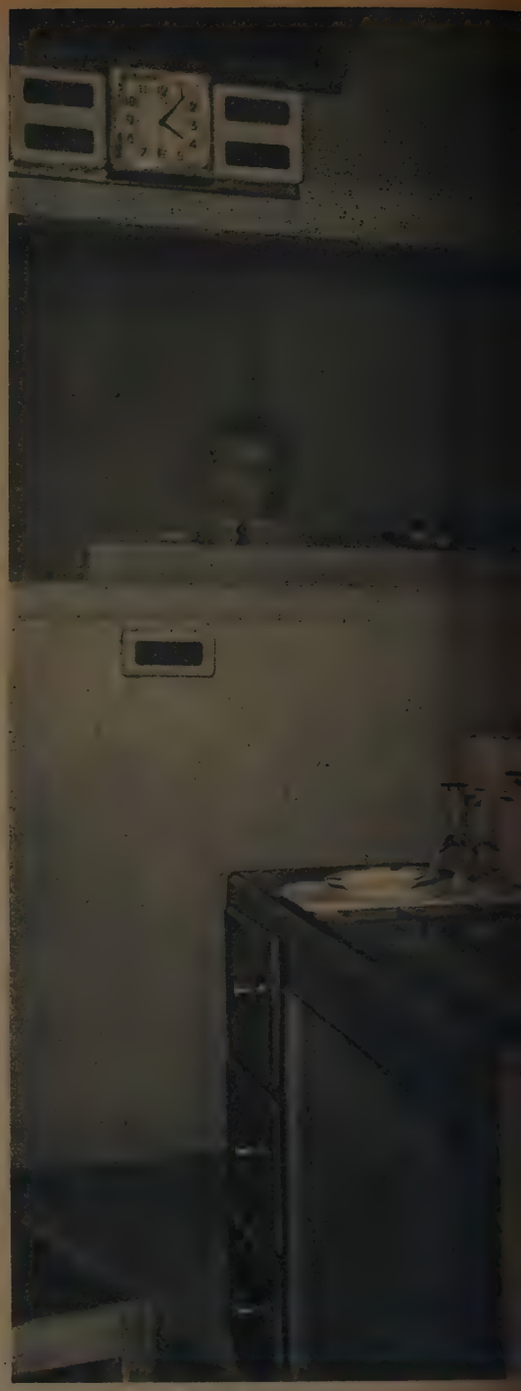
DANS LES COULISSES DE L'O. N. U.

REPORTAGE DE MARGUERITE CHARTRETTE ET PIERRE BIZET

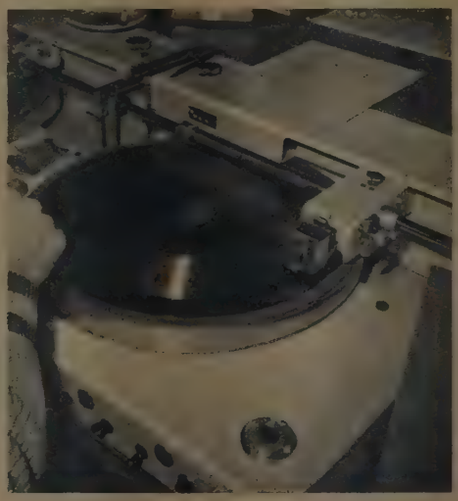
« L'Onusie » a sa police.... M. P. officiels des Nations Unies, commissariat de police français, inspecteurs et gardiens qui assurent la sécurité et recueillent de nombreux objets trouvés : parapluies, stylos, bijoux, chapeaux, voire téléphone...

Mrs. Ackert dirige le centre télégraphe et téléphone. Une surveillante générale, 70 opératrices assurent la permanence...

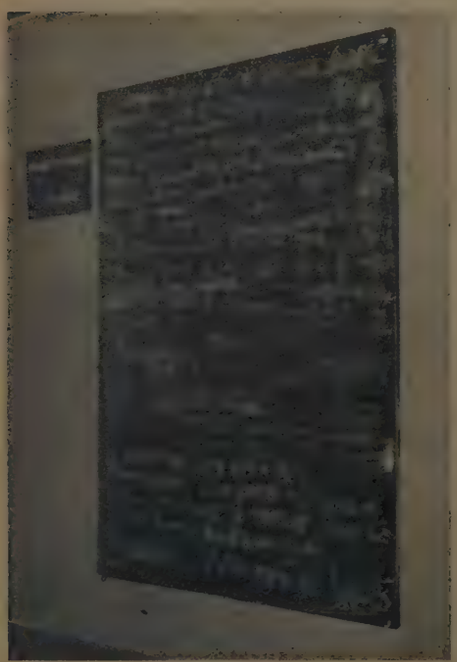
... Les journalistes ont la priorité d'urgence. Mais l'ère est aux économies... et les U. S. A. sont le plus demandés.



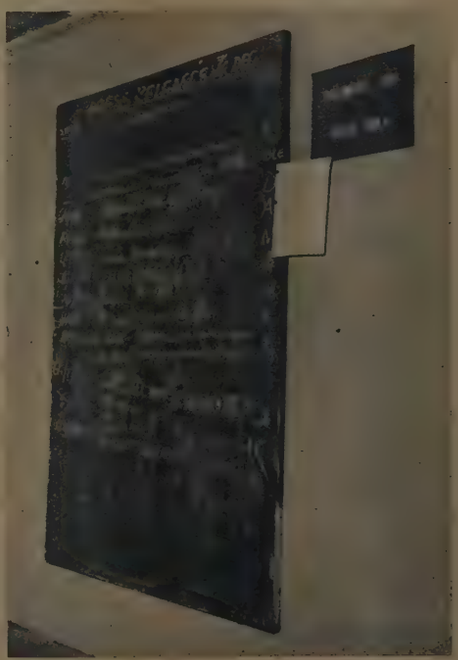
La salle d'enregistrement de la radio est une usine dans laquelle sont installés 18 plateaux supportant les disques.



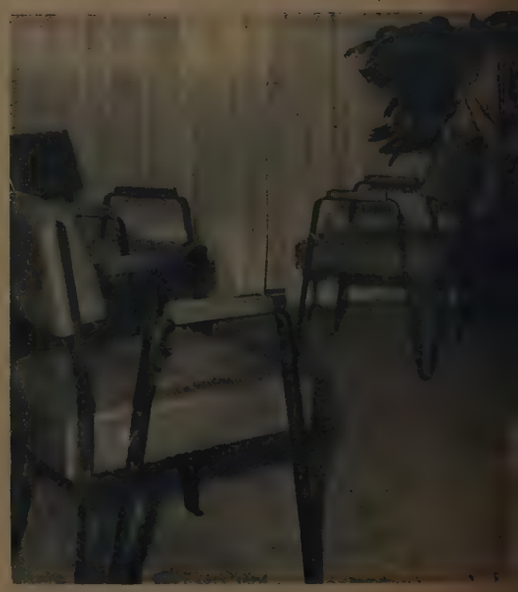
Ces disques sont généralement souples, et font 33 ou 78 tours-minute. Les discours sont gravés dans leur langue d'origine.



Les documents sont inscrits sur de grands tableaux, en français et en anglais.



Par le même procédé, les conférences tenues par les délégations sont signalées.



UNE SALLE TENDUE DE VOILES SOUPLES, DES FAUTEUILS CONFORTABLES, LES QUATRE POINTS CARDINAUX SUR LE PLAFONNIER : TELLE EST LA SALLE DE MÉDITATION DES DÉLÉGUÉS. PAUL BOUCHON, CHEF DE LA SECTION FRANÇAISE DE LA RADIO, DIRIGE ET TRAVAILLE DEPUIS LE BUREAU DU « COMMENTATEUR ».

SOIXANTE-DIX INTERPRÈTES SONT AFFECTÉS A LA TRADUCTION SIMULTANÉE DES CINQ LANGUES OFFICIELLES : LE FRANÇAIS, L'ANGLAIS...

... LE RUSSE, L'ESPAGNOL, MAIS SIX SEULEMENT CONNAISSENT LE CHINOIS. CHACUN D'EUX TRADUIT EN PRINCIPE TOUT UN DISCOURS. MAIS QUELLE

MAITRISE DANS LA LANGUE TRADUITE POUR OBTENIR CETTE SITUATION !...

SUR LEURS ASSIETTES, LISE DEHARME ET LÉONOR FINI APPORTENT LA FANTAISIE LITTÉRAIRE

ASSIETTES DE PEINTRES, DE POÈTES ET DE MUSICIENS

DES peintres, des poètes, des musiciens offrent à la Galerie Christofle une collection d'assiettes peintes par leurs soins. Et cela fait une très aimable exposition. Léonor Fini a émis à ce propos deux aphorismes que voici : « Etant entendu que le contenu d'une assiette est bien plus important que l'assiette même, cet objet par sa beauté ne devrait pas nous distraire de la nourriture. Il peut toutefois être assez orné pour nous divertir lorsque celle-ci n'a pas la succulence désirée. »

Peut-être ce langage est-il un peu sévère. On peut fort bien manger des mets savoureux dans une assiette sur laquelle se voit quelque scène plaisante ou d'ingénieux entrelacs. Nos pères ne craignaient ni l'illustration de proverbe, ni le rébus, ni l'anecdote gaillarde, ni même le portrait. Pourtant, il est vrai que l'assiette blanche ou très sobrement ornée est encore, d'une manière générale, le meilleur intermédiaire entre les aliments et nous.

Et je ne suis pas très sûr que les assiettes où s'est ici donné cours l'ingéninsité décorative de contemporains notoires soient très aptes à recevoir la succulente volaille ou le poisson onctueusement nappé. Du moins a-t-on l'impression que les décorateurs se sont amusés. Le travail était sans doute nouveau pour certains. Si Cocteau est fort entraîné à la haute école du graphisme, pour Georges Auric, pour Sauguet ou pour Raymond Queneau le problème se posait vraisemblablement d'autre manière. Or ces amateurs ont fait preuve dans leurs exercices de beaucoup d'assiette. Pour les peintres, ils semblent avoir été surtout attirés par la difficulté d'intégrer un mouvement dans une forme ronde. Tous se sont acquittés avec brio de la tâche acceptée.

R. D.

JEAN COCTEAU A INSCRIT DANS L'ÉTROIT ESPACE RÉSERVÉ DANS LE FOND DE L'ASSIETTE UN VISAGE INTERROGATEUR TANDIS QUE, CI-DESSUS, BRAQUE PROPOSE UNE ÉNIGME

CI-CONTRE, À GAUCHE, LE DÉCOR IMAGINÉ PAR ANDRÉ MASSON, QUI N'EN EST PAS À SON APPRENTISSAGE DE CÉRAMISTE. CI-DESSUS, LA FIGURE PEINTE PAR MARIE LAURE ÉMERGE D'UN LACIS COMPLIQUÉ. À DROITE, L'ASSIETTE DE LOUISE DE VILMORIN, D'UNE GRANDE SIMPLICITÉ

PARIS

VU DES TOITS ET DES CLOCHERS

« La ville aux mille tours et aux mille clochers » (ci-dessus) est aussi la ville aux ilots insalubres et aux immeubles misérables.

Une grande ville découverte de très haut...

Flaneur actif, le photographe est en quête de perspectives imprévues. Il nous révèle les aspects ignorés de choses qui, sans lui, « ne seraient que ce qu'elles sont ». Son art est celui de la surprise.

Les vues aériennes recréent pour nous la merveilleuse ordonnance des parcs à la française et, de haut, redessinent des villes dont le plan nous échappe quand nous errons dans les rues.

A une moindre hauteur, c'est au ras des toits que le chasseur d'images recherche certains angles.

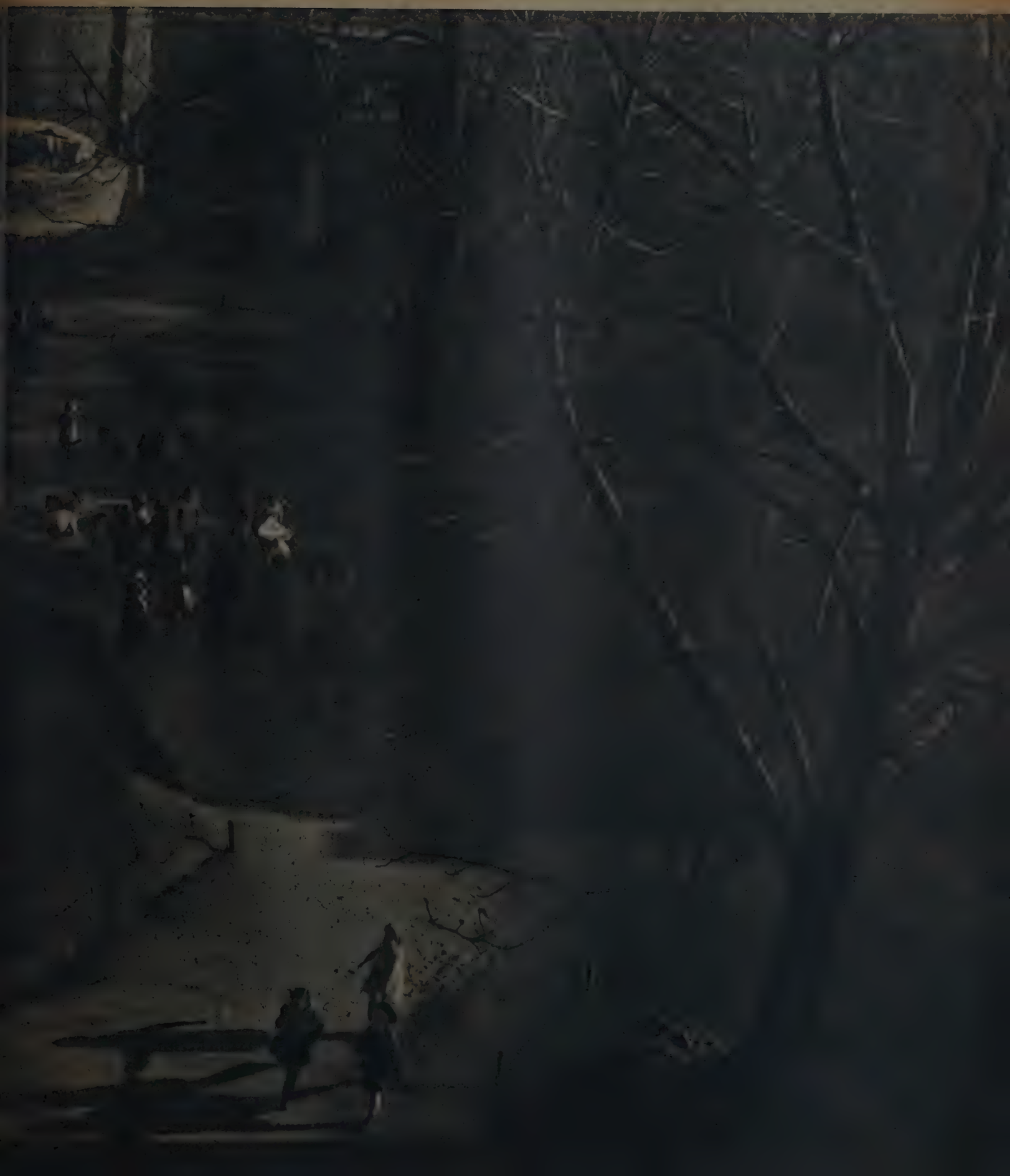
Là, Paris nous offre des horizons hérissés. Au soleil de juillet, c'est la symphonie des tours et des clochers, symphonie classique où triomphent les architectures de Mansart et de Gabriel, où éclate l'or des Invalides, où brille comme un joyau la « couronne de colonnes » du Panthéon.

En ces mois assombris, les cheminées épandent sur la ville leur âcre fumée qui retombe avec les brouillards hivernaux. Les monuments s'entourent d'un voile gris. C'est la saison où les sculptures gothiques, où les êtres mystérieux, démons et gargouilles, à qui la lumière est cruelle, semblent revivre. Et les tours des vieilles églises se dressent, fantomatiques, dans leurs écharpes de brume.

Parfois le photographe se tourne vers de plus humbles réalités : les jeux des enfants, le travail des hommes. Il pénètre dans les quartiers misérables, aux maisons tristes.

L'objectif suit les jeux des écoliers dans un square. Il accompagne, sur le fleuve ou le canal, la marche lente des péniches. Il s'arrête sur un pan de mur, embrasse une mer de lucarnes et de gouttières ou bien, d'un point culminant, d'un clocher ou d'un dôme, il appréhende d'autres images : banlieue grise, collines proches, lointains estompés... Des toits de Paris, toute la grande ville se dévoile au photographe, tout un monde...

Reportage photographique Lucien Hervé.



De la poupe du Sacré-Cœur on découvre des banlieues voilées de brume et de fumée, d'ou émergent seules les silhouettes massives des gazomètres. — Le jour de décembre plaque sur les murs nus de pales reflets, se noie en des lueurs glauques dans les eaux du canal.

LE « TRANSPORT DE MASSE » TRANSATLANTIQUE

PAR CAMILLE ROUGERON

La conférence que l'Association internationale des transports aériens (I. A. T. A.) a tenue à Nice dans la première quinzaine de décembre avait au moins le mérite de l'originalité. A une époque de hausse continuelle des prix mondiaux, et plus encore des prix français, elle était saisie par plusieurs de ses membres, qui sont les grandes compagnies internationales de transport aérien, des propositions visant à créer une classe « touriste » transatlantique.

La plus sensationnelle était celle des Pan American Airways, qui voulaient appliquer un prix de 405 dollars pour le billet aller et retour sur New-York-Londres, contre les 711 dollars du billet de première classe ; les prix devaient être réduits dans la même proportion pour les autres destinations ; on a fini par transiger sur un chiffre de 486 dollars de mars à septembre et de 417 dollars pendant la morte-saison.

Pourquoi a-t-on jugé que de telles réductions s'imposaient ?

QUATRE MILLIONS DE TOURISTES AMÉRICAINS EN EUROPE ?

Par le paquebot ou par l'avion, un peu plus d'un million de passagers traversent annuellement l'Atlantique-Nord. Le trafic croît régulièrement, comme la part que l'avion y prend et qui vient encore de passer de 29 % en 1949 à 31 % en 1950. Mais un développement beaucoup plus rapide encore, qui amènerait chaque année en Europe un nombre de touristes américains plusieurs fois supérieur, se heurte à deux obstacles sérieux.

Les touristes en puissance que sont les soixante millions de travailleurs américains ne disposent que d'une vingtaine de jours de congé annuel. Si agréable que soit la traversée maritime, ils ne peuvent accepter d'en passer les deux tiers en voyage. Le paquebot baisserait-il ses tarifs qu'il n'attirerait pas ce genre de clientèle.

Le revenu du travailleur américain ne lui permet malheureusement pas la traversée aérienne au tarif de la première classe. Sans demander que le prix de passage soit abaissé à un niveau accessible au travailleur moyen, il devrait s'adapter aux gains des mieux payés d'entre eux, par exemple de ces poseurs de briques que poursuit actuellement l'Office de stabilisation des prix parce qu'ils ont obtenu des employeurs leurs 3 dollars de l'heure, soit 2 millions et demi à 3 millions de francs par an suivant qu'on évalue notre monnaie au cours officiel ou au cours réel. Les 711 dollars (250.000 francs) de l'aller et retour en première classe les effraient encore. Mais beaucoup accepteraient d'entreprendre le voyage au tarif de 405 dollars (142.000 francs) que proposaient les Pan American Airways.

Les sondages des instituts spécialisés comme ceux des compagnies de transport et ceux des agences de voyages dont les représentants se sont réunis en septembre à Paris concordent pour évaluer à quatre millions le nombre de touristes américains qui partiraient chaque année à l'étranger si le tarif des passages était abaissé dans la proportion précédente. Ils n'y dépenseraient pas, en proportion, autant que la tranche plus fortunée des voyageurs actuels, qui y laisse 1 milliard de dollars chaque année. Mais 1 milliard et demi à 2 milliards de dollars nouveaux n'en seraient pas moins fort utiles aux pays qui les revevraient.

LA CLASSE « TOURISTE » SUR L'ATLANTIQUE-NORD

Etait-il possible d'abaisser les tarifs dans une telle proportion sans passer la charge de l'opération aux transporteurs et aux Etats qui les subventionnent tous plus ou moins ? Jusqu'ici, les propositions de création d'une classe touriste sur l'Atlantique-Nord avaient toujours buté sur cet écueil, et les autorités américaines de l'aviation civile en particulier s'étaient refusées à s'engager dans cette voie.

Depuis le printemps dernier le C. A. B., le Civil Aeronautics Board de Washington, qui régit étroitement le trafic national et international des transporteurs américains, a retourné entièrement sa position. Il avait refusé de sanctionner l'accord souscrit par les transporteurs américains membres de l'I. A. T. A., les Pan American Airways et les Trans World Airlines, qui repoussait à la fin de 1952 l'entrée en service de la classe touriste et qui limitait surtout la fréquence de ses services en fonction de celle de la première classe. Il appuyait ainsi de son autorité les propositions précédentes des Pan American Airways réclamant dès le printemps 1951 une classe touriste sans autre limitation que l'affluence de la clientèle. La réunion d'automne de l'I. A. T. A., à Londres, n'a pu obtenir l'accord de ses membres, Les Pan American Airways, forts de l'appui officiel américain, ont menacé de commencer le service au 1er avril 1952 sur la base de l'aller et retour New-York-Londres à 405 dollars, même s'ils devaient se retirer de l'Association. La décision a finalement été renvoyée à la conférence réunie à Nice.

Dans l'intervalle, les discussions au Comité des prix de l'I. A. T. A. ont du moins contribué à préciser les divergences entre partisans et adversaires de la classe touriste. Le retournement officiel américain se justifiait certainement, en partie, par la mise en service sur les lignes transatlantiques du Douglas DC-6 B, dont on s'accorde à juger l'exploitation plus économique que celle du Lockheed « Constellation » ; la situation sera d'ailleurs renversée bientôt au bénéfice du Lockheed et de ses « Superconstellation », les alternances de faveur pour l'un et l'autre de ces constructeurs tenant surtout au décalage dans leur sortie d'appareils nouveaux. Avec l'aménagement « coach » du DC-6 B pour 82 places, le comité des prix de l'I. A. T. A. a calculé que l'aller et retour à 450 dollars laisserait un bénéfice de 17 % au transporteur, avec même 5 % de marge pour l'inflation mondiale menaçante, si 65 % des places étaient occupées. Les Pan American Airways justifiaient leur proposition de 405 dollars par leur expérience du service touriste en affirmant que ce « facteur de charge » atteindra au moins 75 %, et par la réduction des frais généraux que doit amener l'énorme augmentation de trafic escomptée. Les concurrents ne croyaient pas, dans l'immédiat, aux quatre millions de touristes américains, et craignaient surtout que le relèvement du facteur de charge se fît au détriment de celui de la première classe ; dans sa conférence de presse du 23 novembre, M. Max Hymans, président d'Air France, précisait la position de sa compagnie qui préparait l'aller et retour à 172.000 francs (492 dollars).

LES DÉCISIONS DE NICE

La Conférence de Nice a entériné l'essentiel des propositions présentées par les Pan American Airways avec l'appui très ferme des autorités officielles américaines. La classe touriste sera créée dès le 1er mai prochain, sans aucune limitation de fréquence liée aux services de première classe.

Mais il a fallu transiger sur les tarifs, qui ont été fixés à un chiffre assez voisin de celui que proposait Air France. Les 486 dollars pour l'aller et retour New-York-Londres en pleine saison, entre mars et septembre, n'en marquent pas moins une réduction de 32 % sur l'ancien tarif de 711 dollars. Les transporteurs américains l'ont regretté en affirmant que cette baisse insuffisante ne déclencherait pas le « choc » psychologique qui devait lancer sur l'Europe les quatre millions de touristes. Ils ne considèrent leur victoire incomplète que comme une base de départ vers de nouveaux abaissements.

La classe touriste ne comportera pas de service de repas à bord, et les appareils transporteront un plus grand nombre de passagers. Les Lockheed « Constellation » seront aménagés pour 60 passagers, au lieu de 47 ; le Douglas DC-6 B, pour 82 passagers, au lieu des 64 qu'il emporte en première classe sur les lignes intérieures américaines et des 54 de la même classe sur les lignes transatlantiques.

Air France prévoit d'ores et déjà deux ou trois services touristes par semaine Paris-New-York et retour ; Pan American Airways, quatre aller et retour hebdomadaires New-York-Londres ; Trans World Airlines, quatre aller et retour New-York-Londres et trois New-York-Paris.

LE DÉVELOPPEMENT DU TRANSPORT AÉRIEN

Sans partager entièrement ni les espoirs un peu excessifs de voir déferler sur l'Europe à brève échéance quelques millions de touristes américains nouveaux, ni les craintes en sens inverse manifestées à la suite d'un abaissement de tarifs jugé insuffisant, il est permis de croire que le transport aérien est à la veille d'une extension qui placera pour la première fois l'avion dans les instruments du « transport de masse ».

La classe touriste déjà acceptée sur les principales lignes intérieures américaines se généralisera sur tous les grands parcours. Au prix de la deuxième classe du chemin de fer, le voyageur pourra choisir entre celui-ci et un avion quatre ou cinq fois plus rapide ; il gagnera davantage encore en temps et en argent si le concurrent est le paquebot et *a fortiori* le transport mixte terre-mer. Air France a déjà compris que l'interpénétration des lignes transatlantiques avec leurs multiples destinations européennes et des lignes intérieures de l'ancien continent obligerait à étendre la classe touriste sur celles-ci. Elle a proposé à la Conférence de Nice un premier essai, qui va être tenté sur Londres-Paris-Nice, au moment même où le chemin de fer demande un relèvement de tarifs de 10 %.

L'essor actuel des transports aériens est parfaitement sain. Il ne tient pas, comme ce fut souvent le cas avant 1939, au transfèrement artificiel à l'avion d'une partie de la clientèle du chemin de fer et du paquebot, par l'offre d'un prix de passage qui couvrait souvent moins du quart du prix de revient. Aujourd'hui le transport aérien rapporte. D'après les résultats des premiers trimestres, les compagnies américaines vont faire cette année, tant sur les lignes intérieures qu'internationales, des bénéfices s'élevant à des dizaines de milliards de francs. L'accroissement du trafic sur les lignes intérieures américaines dépasse d'ailleurs largement celui des lignes internationales. Du premier semestre 1950 au premier semestre 1951 il atteint 49 % pour les passagers-kilomètre des American Airlines, le plus important des transporteurs intérieurs, 57 % pour les Capital Airlines, 68 % pour les Western Airlines. Les services à petite distance sont encore plus favorisés ; pour la moyenne des transporteurs le gain est de 73 % en passagers-kilomètre et de 79 % en tonnes-kilomètre.

L'essor prochain, avec l'entrée en service des avions de transport à réaction comme les De Havilland Comet, ou des appareils équipés de turbopropulseurs comme la version civile du Douglas YC-124 B, commandé depuis un an par l'U. S. Air Force, s'annonce aussi prometteur que l'essor actuel. Jamais la position technique du transport aérien à l'égard du transport terrestre et maritime n'a été si forte. Jamais l'Union française, dont la situation géographique favorise tant les liaisons aériennes, n'aura autant mérité l'effort que réclament l'infrastructure et le matériel volant.

CENT ROMANS FRANÇAIS

La littérature française est d'une merveilleuse richesse. Un éditeur entreprenant (1) a décidé d'en fournir la preuve en réunissant dans la même collection les cent chefs-d'œuvre de notre production romanesque. Cet immense cycle qui doit s'étendre de Chrétien de Troyes à Marcel Proust ne sera pas achevé, pour des raisons matérielles évidentes, avant plusieurs années ; mais le programme est déjà entièrement tracé, et quatorze titres ont paru dont la lecture est fructueuse.

Pourquoi ce chiffre de cent ? Un rapprochement va permettre la juste mesure. Voilà quelque quarante ans André Gide s'interrogeait — ou on l'interrogeait — sur les dix volumes qui lui tenaient le plus à cœur : une variante, si l'on veut, du jeu de l'île déserte... La réponse était limitée au domaine du roman. Gide ne trouva que neuf titres ; les voici : *la Chartreuse de Parme, les Liaisons dangereuses, la Princesse de Clèves, Manon Lescaut, la Cousine Bette, Dominique, Madame Bovary, Germinal* et *la Vie de Marianne*, de Marivaux, qu'il regrettait d'ailleurs de n'avoir jamais lue attentivement. La qualité d'une telle liste apparaît immédiatement ; on en perçoit aussi les manques. Quoi ! Pas un seul Hugo ? Aucune trace de Chateaubriand ? Et Le Sage ? Et Rabelais ? Finalement, si le choix est bien révélateur du goût de Gide, il n'est aucunement représentatif : il figure un aspect trop limité de notre génie.

Imaginons alors une autre méthode. Afin d'être certain de ne rien oublier nous allons feuilleter un manuel de littérature. Nous glanerons dans chaque chapitre les rubriques qui nous intéressent. Au moyen âge retenons l'épopée, la poésie satirique, l'allégorie ; au XVIe siècle, les conteurs ; au XVIIe siècle, les précieux, les grands classiques, les moralistes ; au XVIIIe siècle, la littérature de sentiment, la littérature philosophique ; au XIXe siècle, les romantiques, le réalisme, le naturalisme ; au XXe siècle, ce compartiment mal défini qu'on désigne sous l'étiquette commode de contemporains. Inscrivons ensuite un nom sous chaque rubrique. Nous obtenons à peu près l'énumération suivante : *la Chanson de Roland, le Roman de Renart, le Roman de la rose,* Rabelais, *l'Astrée, Télémaque, Gil Blas,* Marivaux, Voltaire, Chateaubriand ou Hugo, Stendhal ou Balzac, Zola, André Gide ou Marcel Prévost... Le résultat n'est pas beaucoup plus concluant. Ou plutôt la triple conclusion se dégage que l'histoire de la littérature ne recouvre pas la littérature tout court ; que l'inspiration ne se répandit pas uniformément au cours des siècles ; qu'un auteur n'incarne jamais à lui seul un genre ou une époque. A quoi il faut ajouter, si l'on veut être honnête, qu'il est des œuvres, jadis célèbres, devenues aujourd'hui illisibles.

LES CHEFS-D'ŒUVRE CONSACRÉS

Dès lors il ne reste plus qu'un moyen de choisir. Sans être tout à fait dans le secret des dieux, je sais que ce fut le moyen adopté par M. Maurice Delamain : réunir un nombre limité de conseillers et leur demander ce qu'ils proposaient. Quitte à les faire ensuite disputer entre eux.

J'imagine que l'accord s'est tout de suite conclu sur certains titres. Il y a de grands classiques français qui méritent de le rester : c'est ainsi que l'on peut voter en toute confiance pour *la Princesse de Clèves,* pour *Madame Bovary* et pour *Dominique.* A ces trois piliers l'habitude est d'en ajouter un quatrième : *Adolphe* ; je suis moins pénétré de la valeur d'*Adolphe.*

Puis je vois poindre les difficultés : parlera-t-on de Stendhal, les partisans du *Rouge* s'opposeront aux tenants de *la Chartreuse.* Que choisir, de *Pantagruel* ou de *Gargantua* ? Et s'il est question de Le Sage, pourquoi préférer *le Diable boiteux* à *Gil Blas ?* Chateaubriand pose un problème dont on s'est tiré par un détour, superposant *Atala* et *René* au *Dernier des Abencérages.* L'autorité d'Alain suffit-elle à imposer *le Lys dans la vallée* au détriment de toutes les autres œuvres de Balzac ? Peut-être a-t-on raison de remplacer *Pierre et Jean* par *Bel-Ami* au chapitre Maupassant, mais Gide n'avait point tort (on ne l'écouta pas, mais le souvenir de Thibaudet !) de mettre *les Dieux ont soif* au-dessus de *la Révolte des anges...* Il est vrai qu'on avait bien songé à négliger *la Porte étroite* (le style en aurait vieilli...) pour faire place à *l'Immoraliste* ! L'étonnement de l'auteur a fait annuler cette décision, et *la Porte étroite* a paru ces jours-ci.

LES DÉCOUVERTES

Ces querelles pourtant — si querelles il y eut — sont encore byzantines. Elles portent sur les monstres sacrés : l'unanimité finit toujours par se faire sur leur compte. Le domaine le plus intéressant est celui des découvertes.

Qu'entendre ici par découverte ?

Elles sont de deux sortes : les œuvres connues que l'on n'a jamais lues ; les œuvres oubliées.

A la première espèce appartient le roman de Chrétien de Troyes. A qui s'aviserait de se poser en fervent de *Perceval le Gallois* il faudrait bien répondre que les éditeurs soucieux de s'en procurer un texte commode ont dû aller jusqu'en Belgique, où il a été publié aux dépens d'un amateur... vers le milieu du XIXe siècle ! A ses côtés nous rangerons *l'Astrée,* d'Honoré d'Urfé, la fameuse *Vie de Marianne,* l'*Obermann,* de Sénancour, le *Jérôme Paturot,* de Louis Reybaud, et une dizaine d'autres dont je ne suis pas sûr qu'ils aient, de nos jours, beaucoup de lecteurs. On nous assure qu'ils valent la peine d'être regardés : regardons-les ! Si j'en juge par mon expérience personnelle, *Perceval le Gallois* — où apparaît sous une forme primitive le thème mystérieux du Graal — n'est pas tout à fait indigne de voisiner avec *Tristan ; la Vie de Marianne* se trouve être une ravissante histoire, admirable et trop longue ; *Jérôme Paturot* a vieilli, peut-être parce qu'une satire, pour survivre, doit atteindre au moins à la classe de *Candide.*

Les œuvres oubliées méritent un examen beaucoup plus attentif. Prenez la *Fanny,* d'Ernest Feydeau. Ce roman eut à sa parution un succès qui égala celui de *Madame Bovary.* (On assure d'ailleurs que Flaubert avait suggéré son sujet à Feydeau : la jalousie de l'amant à partager sa maîtresse avec le mari !) Feydeau, hélas ! n'était pas Flaubert : *Fanny,* qui passionna et scandalisa nos grand-mères, est décidément illisible. Considérez au contraire *le Diable amoureux,* de Cazotte ; Cazotte, l' « illuminé » cher à Gérard de Nerval... C'est d'un bout à l'autre une merveille d'intelligence et de goût. Il faut réhabiliter Cazotte qui, le premier, peignit Satan sous les traits d'une si jolie jeune fille. Et La Morlière ? Que savions-nous de La Morlière ? Pas même qu'il était l'auteur d'*Angola...* D'Arlincourt ? Certainement pas que son *Solitaire* méritait l'exhumation ! Nous avions bien oublié Maurice Maindron, dont nous pourrons bientôt relire *Saint-Cendre.* L'admiration moutonnière que l'on porte à *Bubu de Montparnasse* risquait de nous écarter pour toujours du *Père Perdrix ;* c'eût été dommage : *le Père Perdrix* est une œuvre forte — encore que je ne saisisse pas très bien pourquoi l'on a prétendu que l'écriture de Charles-Louis Philippe annonçait Giraudoux...

On voit que le champ des découvertes est vaste. Il n'est cependant pas infini. Les « Cent romans » ont failli comporter Paul de Kock et Duranty ; ceux-ci n'y ont finalement point été admis. De même *Marie-Claire* — la prestigieuse *Marie-Claire,* de Marguerite Audoux, que Mirbeau « lança » en une journée — fut écartée tandis que George Sand échappait à la hache de justesse et que Jean Paulhan ne parvenait pas à faire accepter « plusieurs contes ou romans délicieux » qu'il avait découverts dans les *Mémoires* de Mme d'Epinay.

UNIVERSALITÉ DU ROMAN

Mais nous en savons assez pour faire le point. A l'impression de richesse qui nous avait d'abord frappé doit s'ajouter maintenant la notion d'une merveilleuse variété.

Ceci doit permettre de répondre à une question que l'on se pose certainement depuis quelques instants : « N'est-il pas arbitraire de limiter le choix — comme Gide l'avait fait dans notre exemple — au monde du roman ? »

Ce n'est pas arbitraire parce qu'il s'agit du roman français et que le roman, en France tout au moins, n'est pas un genre étroitement défini. Ni dans sa forme ni dans son contenu.

Que l'on songe à la marge qui s'étend des rythmes d'*Aucassin et Nicolette* au *Train de huit heures quarante-sept.* « Roman : Œuvre d'imagination combinée pour intéresser le lecteur. » Il faut toujours en revenir là. Nous ne nous scandaliserons pas de voir côte à côte *l'Ile mystérieuse,* de Jules Verne, et *le Crépuscule des Dieux,* d'Elémir Bourges. Bien plus : aucun abîme ne sépare le Sainte-Beuve des *Lundis* du Sainte-Beuve de *Volupté,* et la pensée authentique de Barrès figure dans *les Déracinés.* Chez nous le roman reste le véhicule privilégié des idées comme des rêves.

Privilégié parce qu'il touche la foule. En veut-on un exemple ? Des treize titres parus dans la collection des « Cent romans » trois ont rencontré un accueil plus favorable que les autres. Les deux premiers sont *Manon* et *Bel-Ami,* je pense que le cinéma en est principalement responsable ; mais le troisième est *Perceval le Gallois,* et j'y vois la preuve que la forme romanesque est — sera longtemps encore — la plus directe, la plus efficace.

Car c'est la question de l'efficacité qu'il faut finalement poser.

Pourquoi certaines œuvres survivent-elles aujourd'hui mieux que d'autres ?

Je me demande si toutes les raisons que l'on peut invoquer ne se ramènent pas à un facteur commun. Ce facteur décisif, c'est le style.

La constatation est étrange en un temps où le style, en apparence, préoccupe peu, où l'on croit avoir épuisé la question en admirant l'aisance de Colette, de Gide ou d'Anatole France. L'expérience est pourtant facile : relisons. Si Mme de La Fayette, si Le Sage, si Stendhal, si Chateaubriand trouvent encore facilement le chemin de notre cœur, si le bon Cazotte le retrouve, c'est qu'indépendamment de toutes les autres vertus ils possèdent en commun la plus subtile, la moins définissable, la plus exposée aux variations avec le cours des âges : la qualité du style. Qu'est-ce que le style ? Tirons-nous-en aujourd'hui par une pirouette en disant que c'est ce qui assure la pérennité de l'œuvre. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Cent romans français... Cent romans bien écrits... Si quelques-uns ne vérifient pas la formule, qu'on les biffe : je gage qu'on en trouvera encore suffisamment pour les remplacer sur la liste.

(1) Les Editions Stock.

A BEAUX LIVRES RELIURES SOMPTUEUSES

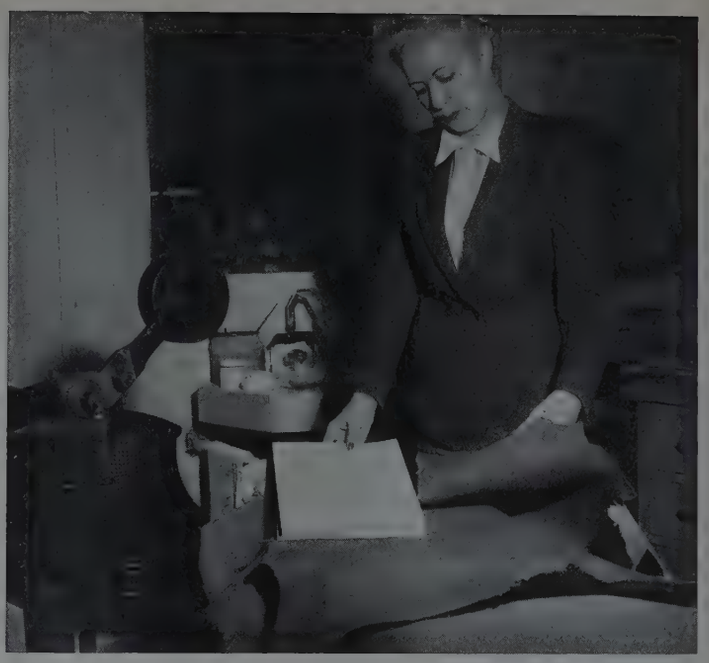
PAR ROGER DARDENNE

CI-CONTRE, L'EXÉCUTION DU CORPS D'OUVRAGE, CE QUI EST RELIER. CI-DESSOUS, LA RELIURE POUR « LA BELLE-ENFANT » DE MONTFORT.

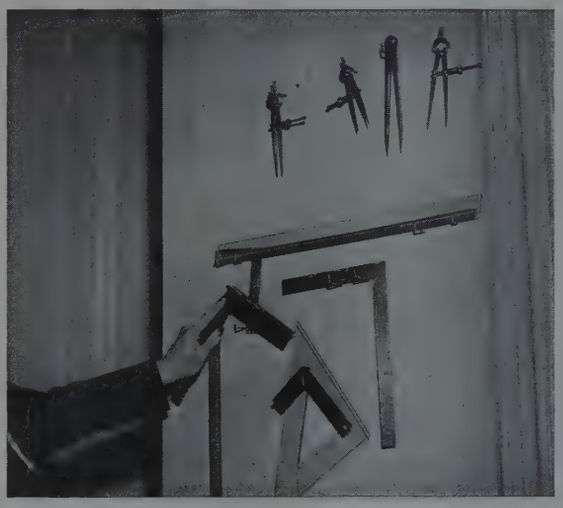
IL y a un an Mme Thérèse Moncey recevait le Grand Prix de la Reliure française. Cette récompense — 300.000 francs — que le bénéficiaire doit employer à l'exécution de reliures pour des livres appartenant à la Bibliothèque nationale (en l'espèce ce seront les *Géorgiques*), couronnait une carrière assez brève, mais révélatrice de dons indiscutables et d'une persistante volonté appliquée à les mettre en valeur.

Point d'artiste véritable sans passion. Et c'est bien de passion qu'il faut parler à propos de Mme Thérèse Moncey. Toute jeune elle ne pensait qu'au dessin et aux décors. Pourtant sa famille préféra la voir entrer à l'Ecole dentaire plutôt qu'à l'Ecole des Beaux-Arts. Et pendant plus de dix ans Mme Moncey exerça à Paris la profession de dentiste. Elle n'avait point

LE GRAVEUR DE FERS EST UN PRÉCIEUX AUXILIAIRE DU RELIEUR.



LE CHOIX DES PEAUX IMPOSE BIEN SOUVENT DE LONGUES HÉSITATIONS.



VOICI, CI-DESSUS, DEUX ASPECTS DU TRAVAIL DU RELIEUR : A GAUCHE, LA RECHERCHE DES LIGNES GÉOMÉTRIQUES DONT LA COMBINAISON COMPOSERA LE DÉCOR DU LIVRE ; A DROITE, LE SERRAGE A LA PRESSE, QUI EXIGE UNE RÉELLE FORCE PHYSIQUE. ENTRE LES DEUX, LES OUTILS DONT SE SERT L'ARTISTE.

pour autant renoncé à l'art, et, comme ses goûts s'étaient cristallisés sur la reliure, elle employait les heures libres que lui laissaient le davier et la fraise à relier les livres de sa bibliothèque. Ainsi acquit-elle une technique dont la possession lui parut, à un moment, suffisante pour la décider à se consacrer exclusivement à la reliure.

En 1946 elle expose à Paris pour la première fois. Deuxième exposition en 1947 : quarante volumes où voisinaient les classiques et les écrivains les plus récents. Dans la préface du catalogue, notre cher et regretté Raymond Lécuyer notait « la fantaisie disciplinée, le lyrisme équilibré » de l'artiste et signalait que son effort de concision et d'abstraction s'accorde avec les désirs du bibliophile contemporain.

C'est ensuite Genève qui accueille en 1949 soixante-dix reliures, puis Le Caire, Bruxelles et, en octobre, Zurich.

La reliure est une opération complexe, et beaucoup de relieurs se contentent d'exécuter la maquette du décor qu'ils ont conçu et de déterminer les éléments qui composeront ce décor : peaux, lettres, etc. Ils chargent des spécialistes de la réalisation. M^me^ Moncey ne confie à personne le soin de faire ce qu'on appelle le « corps d'ouvrage », c'est-à-dire de rassembler et de coudre les divers éléments du livre. Elle pratique la couture sur ficelles effilochées et non sur nervures, qui entraveraient la décoration finale. Les feuillets rassemblés et cousus sont ensuite recouverts de la peau choisie d'accord entre le relieur et le bibliophile. Choix qui nécessite entre eux de longues confabulations. Quel ton choisir ? Mariera-t-on le maroquin — l'admirable maroquin du Cap — avec le daim, avec le box ou le veau naturel ?

Les préférences de l'amateur sont ici souveraines, car la reliure qui lui est destinée sera unique.

Le livre est alors prêt à être remis au doreur de fin, auxiliaire infiniment précieux, qui trace en pleine peau les jeux de filets, découpe, colle et sertit les mosaïques. Et c'est en toute justice que, rompant avec la tradition, M^me^ Moncey a tenu à faire figurer les noms de ses doreurs auprès de sa propre signature. Nommons donc aussi ses collaborateurs : MM. Arnoult, Cochet, Collet, Fache, Mercher, Mondange et Raphaël. Et n'oublions pas que les doreurs eux-mêmes sont tributaires d'un artisan totalement inconnu du public : le « graveur de fers », qui exerce un métier fort difficile. La reliure d'art contemporaine doit beaucoup à M. Morand, le plus ancien graveur de fers.

Cela est le travail matériel. Il est précédé de la période de création. Chaque reliure fait l'objet d'une série de projets dessinés. Il s'agit de trouver les combinaisons de lignes droites et courbes, les arabesques qui s'inscriront sur la surface à décorer. Puis il faudra combiner les couleurs et trouver entre elles — compte tenu des peaux et de la dorure — un équilibre harmonieux. C'est ici qu'interviennent non seulement le goût et le sens décoratif du relieur, mais aussi son esprit critique. Car il est nécessaire que la reliure soit en accord avec le texte et aussi avec l'illustration, qui est souvent l'œuvre d'artistes réputés : elle doit être en somme une synthèse du contenu du livre. Faut-il s'attacher à exprimer ce contenu par une sorte d'illustration supplémentaire, faut-il le suggérer ? C'est à ce dernier parti que s'arrête M^me^ Thérèse Moncey. La précision qu'elle tient sans doute de sa formation scientifique première lui permet de se mouvoir à l'aise dans les jeux géométriques. Mais sa sensibilité sait lui faire éviter la sécheresse ou la froideur. Elle se permet même — dans sa reliure pour *Tartarin de Tarascon*, par exemple — l'humour et l'ironie.

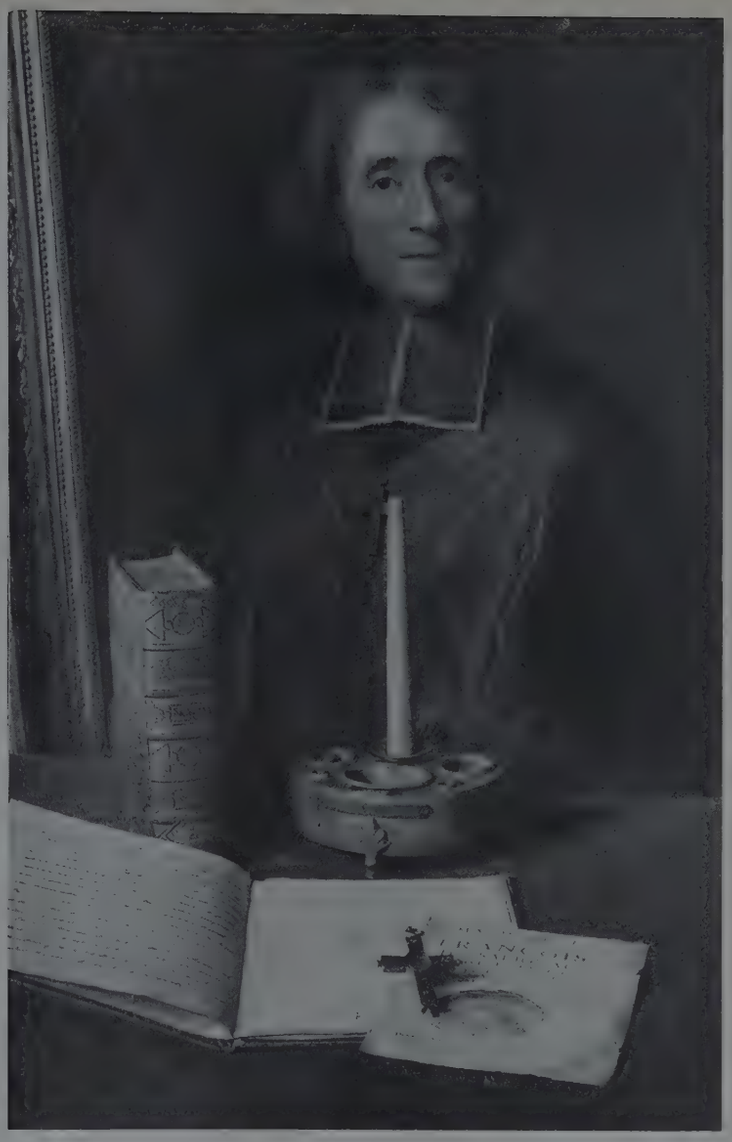
Sans sacrifier à la virtuosité elle sait habiller avec une simplicité savante les livres qu'on lui confie, et le vêtement qu'elle leur donne ajoute aux joies des lecteurs.

Photographies Chevojon, *France-Illustration* (R. Boulet).

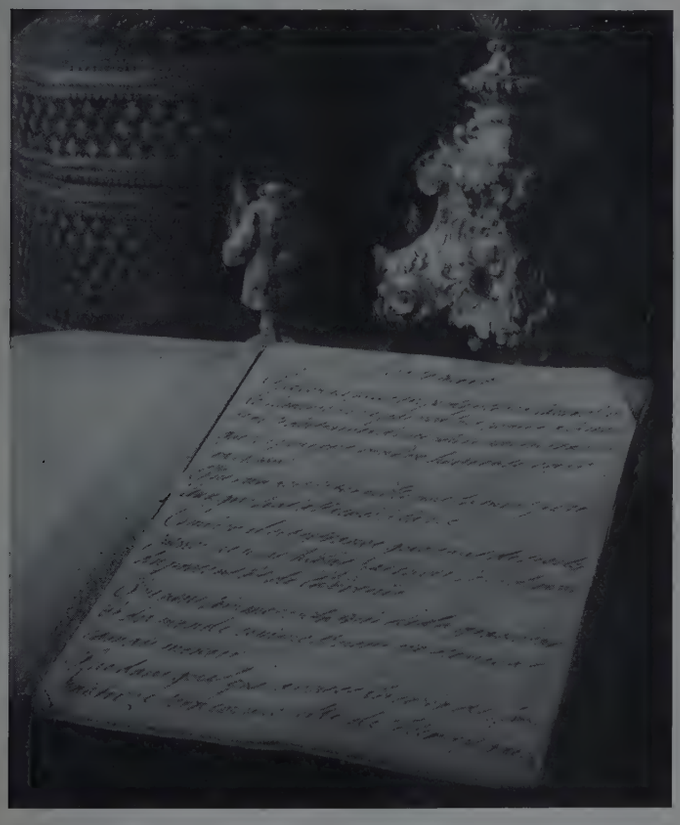
A L'HOTEL DE ROHAN

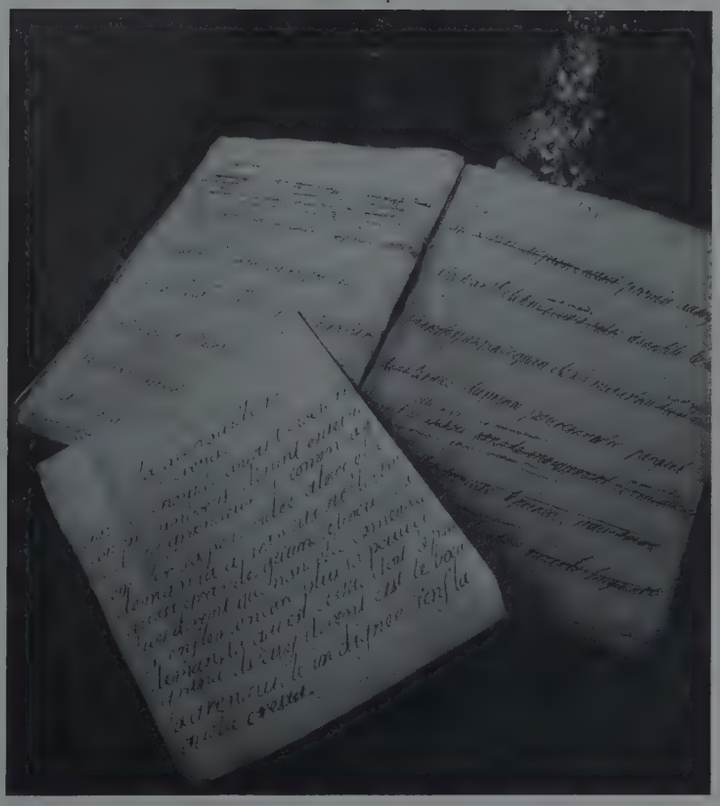
« FÉNELON EN SON TEMPS »

L'exposition « Fénelon en son temps », qui marque aux Archives Nationales le troisième centenaire du célèbre écrivain et prélat, est riche d'enseignements. Elle rappelle qu'avant d'être une figure figée par les manuels de littérature Fénelon fut un homme. Et ce qui est en effet passionnant chez Fénelon, ce ne sont pas les *Fables* ni *Télémaque*, mais bien la découverte qu'il crut faire en la personne de Mme Guyon d'une mystique authentique. Toute la querelle du quiétisme découle de cette bonne foi qu'on a suspectée en y mêlant l'ambition politique... « Tout Fénelon est à reprendre, écrivait jadis Henri Delacroix. Fénelon ne peut être étudié utilement qu'après Mme Guyon et dans ses rapports avec Mme Guyon. » La conclusion reste vraie, et l'on souhaite que cette belle exposition soit l'occasion d'une renaissance des études féneloniennes.



Ci-contre : sur une table que domine un portrait de Fénelon, d'auteur inconnu, ont été rassemblées plusieurs pièces historiques : un bréviaire relié aux armes de M. de Cambrai ; l'un de ses manuscrits et, sur un mandement du prélat, sa croix pectorale ; au fond, l'encrier de Bossuet (ayant au centre un chandelier) évoque la querelle du quiétisme, qui, opposant les deux évêques, se termina par la défaite de Fénelon.





Sur le cahier que l'on voit ci-dessus Louis XIV recopia cette lettre « sur la mort ». Auprès du cahier on remarque une statuette d'ivoire représentant un colporteur. Le roi aimait beaucoup cette sculpture. Il la conservait toujours auprès de lui et l'avait encore a son chevet le jour de sa mort. A droite, les devoirs du duc de Bourgogne et du Grand Dauphin, corrigés de la main de Fénelon, rappellent son role de précepteur et font souvenir que l'écrivain rédigea « Télémaque » spécialement pour l'instruction de l'enfant royal, dont il guida l'éducation jusqu'en 1700, date de sa disgrace.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR

« UN GRAND PATRON »

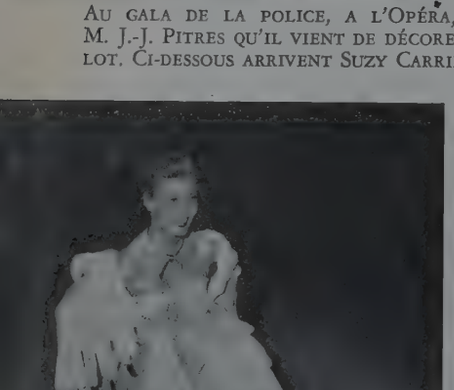
A PREMIÈRE vue, *un Grand patron* se présente sous des auspices peu favorables. On s'attend, une fois de plus, à l'exploitation abusive des qualités de comédien de Pierre Fresnay et à le voir exécuter son numéro sous le masque d'un chirurgien après ceux de l'entomologiste et du petit bourgeois français. Comme ces derniers n'étaient pas particulièrement réussis, on se méfie. A tort. Le fait est qu'Yves Ciampi n'a pas choisi ce thème de la salle d'opération pour sa photogénie indiscutable et si souvent exploitée, mais parce qu'il en a une expérience personnelle. Avant de faire du cinéma il était interne. Le rôle de l'étudiant (fort bien joué par Roland Alexandre) qui hésite entre la médecine et une vocation artistique a des relents d'autobiographie.

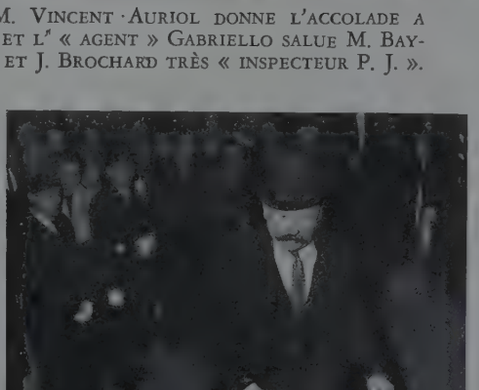
Cela nous vaut une description du milieu qui est vu non seulement du dehors — tant mieux pour le pittoresque — mais du dedans, et c'est autant de gagné pour l'authenticité. Le réalisateur a d'ailleurs été servi à merveille par Pierre Véry, qui nous donne là son meilleur scénario et son meilleur dialogue depuis longtemps. On retrouve la fraîche spontanéité des *Disparus de Saint-Agil* dans les deux gosses qui foncent tête baissée à travers l'intrigue et, en même temps, il est parvenu à traiter les brigues et les intrigues autour d'un fauteuil à l'Académie de médecine avec le sérieux et la compétence d'un Georges Duhamel dans sa *chronique des Pasquier*.

Certains ont trouvé déplaisants les personnages du protagoniste et de son élève favori. Voilà bien des ravages causés par l'optique américaine selon laquelle il n'y a que des héros et des traîtres, des surhommes et des larves.

Le principal mérite de Pierre Véry et de Ciampi est de nous ramener dans un monde où les grandes qualités ont inéluctablement de graves défauts comme rançon et où la médiocrité des défaillances s'accompagne de celle des réalisations. Ce n'est qu'à Hollywood qu'un homme de mérite se trouve être par surcroît un amant exceptionnel et un bon père de famille (car, bien entendu, après trente ans de mariage sa femme est toujours aussi ravissante, et il en demeure épris comme au premier jour). Dans la réalité, la réussite d'une carrière, surtout si elle est obtenue à force de travail et de capacité, se paie de sacrifices dans la vie privée. Un « grand ponte » (comme on dit dans l'argot des hôpitaux) n'a pas le temps de roucouler aux pieds de la compagne de sa vie, et il est ravi qu'elle s'accommode, avec ou sans regrets, de son rôle de parfaite maîtresse de maison. De même celui qui s'apprête à consacrer sa vie à l'humanité souffrante, c'est-à-dire à l'humanité répugnante, a besoin de se cuirasser contre les haut-le-cœur que lui vaudront ses patients : sans cynisme et sans brutalité il n'y parviendra pas. Ce n'est pas par hasard que la scatologie et l'obscénité s'épanouissent dans les salles de garde : elles sont une sauvegarde légitime contre la faiblesse et l'attendrissement. Si je vois bien à quelle fin intéressée correspond le déshabillage d'un modèle pendant le banquet des internes, il est incontestable qu'il correspond à la vérité. Pour aller jusqu'au fond de ma pensée, si j'avais à me faire opérer par l'un des deux disciples du professeur, je préférerais celui qui se montre d'une parfaite goujaterie à l'égard des femmes à celui qui cultive la fleur bleue avec tant de délicatesse : sur le billard le premier aura de meilleurs réflexes que le second.

Reste à parler de Pierre Fresnay puisque, en dernière analyse, c'est quand même sur ses épaules que repose tout le film. Il nous a comblés de tant de façons au cours de ces dernières années qu'il faudrait trouver un dictionnaire d'épithètes originales pour en parler d'une manière satisfaisante. Il compose son personnage avec une intelligence merveilleuse et il est le naturel même. Il accepte les rôles les plus éloignés de son tempérament et il s'identifie chaque fois parfaitement avec eux. Il n'est pas beau et il est séduisant. Il n'est pas jeune et il est la vie même. Le cinéma français a toujours eu le privilège de comporter de très nombreux et de très grands acteurs, mais il n'a jamais possédé qu'un Pierre Fresnay.





AU GALA DE LA POLICE, A L'OPÉRA, M. VINCENT AURIOL DONNE L'ACCOLADE A M. J.-J. PITRES QU'IL VIENT DE DÉCORER, ET L' « AGENT » GABRIELLO SALUE M. BAYLOT. CI-DESSOUS ARRIVENT SUZY CARRIER ET J. BROCHARD TRÈS « INSPECTEUR P. J. ».

Soirs de Paris...

PAR MARCEL IDZKOWS

A PART le brouillard, on se croirait au mois de juin, à considé le rythme de cette fin d'année 1951 avec ses générales quo diennes et ses innombrables cocktails.

Il y a même ce vieux bimillénaire qui s'agite encore et se m maintenant d'avoir des idées. Les jeunes mariés de l'année ont é conviés... à une matinée gratuite au Palais des Sports. Le program fut excellent et les mariés applaudirent... ce qui parut les gên considérablement, les jeunes époux, comme chacun sait, se tena toujours la main dans la main. Notre confrère *Cinémonde* a l'autre soir au Criton Club sa Miss annuelle. Le jury était de qual avec Marcel Carné, Julien Duvivier, Christian-Jaque, Henri Deco Martine Carol, Eric von Stroheim, Georges Lacombe, René Simon tous ceux que j'oublie... et puisque nous étions tous là pour élire u Miss nous finîmes par nous mettre d'accord pour décerner la pal à Claude Arvelle : 1 m. 65, brune, yeux noisette. Cette chère enfa va maintenant partir pour Hollywood, elle fera de beaux rêves... qui sait ? tournera peut-être un jour à Paris.

Un nouveau cabaret est né : « La Princesse. » Ce titre s'expliq puisque Zina Rachewsky l'anime et qu'elle fût, il y a quelques anné « princesse Palm-Beach », vieille aristocratie cannoise. Zina dit d vers et des chansons. Beaucoup de bonne volonté et de trac ! No la jugerons à une prochaine sortie, comme disent les turfistes.

A l'Etoile Macario, comique italien, a transporté sa revue d'au d les Alpes et il a amené avec lui quelques jolies filles, ce qui agréable à l'œil. Pour l'oreille, il y a quelques sketches qui portero à coup sûr sur les foules du dimanche.

A la Rose Rouge, Greco étant partie vers la rive droite, c' Picolette qui la remplace ! Cette jeune artiste, aussi drôle que s nom, a des dons évidents. Un visage mobile, expressif. Un répertoi encore incertain, mais qui a le rare avantage de n'être ni vulgai ni « pensé ». Enfin une chanteuse débutante sur laquelle l'avant-gar de Saint-Germain-des-Prés n'a pas encore jeté son dévolu.

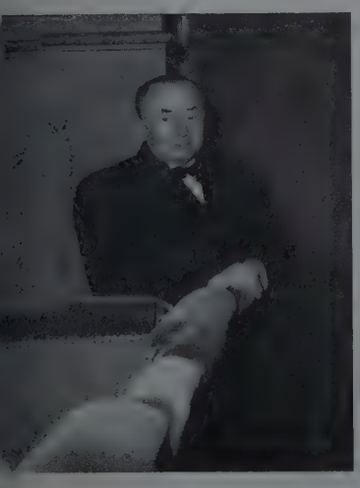
Maria Felix est arrivée à Paris pour y présenter son dernier fil *Messaline*. J'ai vu Maria Felix, et devant cette beauté rarissime je trouve aucune épithète qui puisse la définir. Quel visage ! Qu

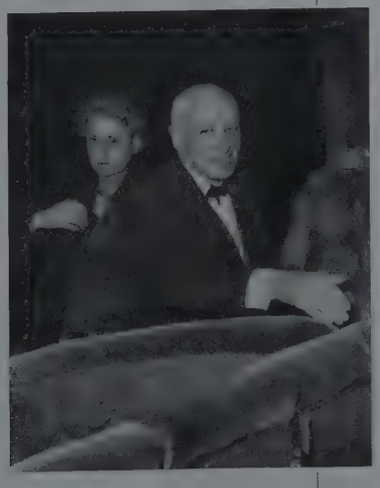
U CHATELET LES CHANTEURS DE CHARME ET LES OPÉRETTES SE JCCÈDENT. GUÉTARY A PEINE PARTI AVEC « POUR DON CARLOS », OICI LUIS MARIANO, DANS « LE CHANTEUR DE MEXICO », ET LILO.

gard ! Quel corps ! Quelle ligne ! Quelle élégance ! Quelle race ! nfin, vous voyez à peu près ce que je veux dire... et je suis i-dessous de la vérité. J'irai voir *Messaline*, et si l'opérateur a abîmé n tel visage, je le provoquerai en duel.

Les Trois Mousquetaires ferraillent tous les soirs à la Porte-Saint-Iartin, et c'est avec une joie mêlée d'une goutte d'attendrissement ue nous avons retrouvé d'Artagnan et ses amis. Il ne m'appartient as de faire la critique de cette pièce, mais qu'il me soit permis de ouligner les décors réussis et ironiques de Jean-Denis Malclès.

Et maintenant c'est à Cannes que je transporterai les *Soirs de Paris*, semaine prochaine, mais la Croisette et les Ambassadeurs pour s fêtes de fin d'année me permettront à coup sûr de retrouver uelques figures familières dont les noms constituent la « clientèle » es *Soirs de Paris* !





LA GÉNÉRALE DE « VOGUE LA GALÈRE », AU THÉATRE DE LA ADELEINE, ON NOTAIT M. PAUL REYNAUD (A GAUCHE) ET M. ET me ANDRÉ MAUROIS. QU'ALLAIENT-ILS FAIRE DANS CETTE GALÈRE ?

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « VOGUE LA GALÈRE » ET « MARÉE D'AUTOMNE »

CLÉRAMBARD avait été une manière de triomphe, et il est inutile de se dissimuler que *Vogue la galère*, au théâtre de la Madeleine, a déçu. Le grand talent de Marcel Aymé n'est en rien diminué par cette double constatation. Avec *Clérambard*, qui succédait, ne l'oublions pas, à *Lucienne et le Boucher*, il faisait son véritable avènement d'auteur dramatique. Or la composition de *Vogue la galère* remonte à 1936 ; l'auteur avait voulu y animer des idées flottant dans l'air du temps et qui peuvent se résumer à ceci : entre la démocratie et la dictature y a-t-il une place pour les idées généreuses et le concept de liberté ? Soit ! Mais l'erreur a consisté, je crois, pour Marcel Aymé à situer son action sous le règne de Louis XIV, à bord d'une galère du roi. L'évocation historique n'est pas dans sa manière, sinon dans ses moyens. Il est essentiellement un témoin de notre temps, qu'il stylise par l'âpreté de l'observation et l'usage naturel d'un certain fantastique individuel ou social. J'avais lu *Vogue la galère* à sa publication en librairie, il y a une dizaine d'années, et la pièce m'avait paru longuette, mais susceptible de passer à la représentation. C'était une erreur. Ses personnages ne vivent pas, les couplets sur la liberté ennuient, le dialogue sonne faux. Pris dans cette galère, les acteurs s'agitent sans conviction dans un joli décor de Douking figurant le château arrière du bateau. Seuls Balpétré et Marcel André parviennent à tirer leur épingle du jeu.

Vogue la galère, avec sa révolte de forçats, ses déclamations d'idéologue dans la bouche du gentilhomme protestant enchaîné à son boulet, avec ses deux femmes sauvées des flots, ses rixes et ses beuveries, tient d'une image d'Epinal délavée, qu'un prêtre défroqué, condamné pour hérésie, aurait truffée de quelques propositions fumeuses.

Mais Marcel Aymé, en l'écrivant, apprenait son métier d'homme de théâtre.

Il ne tardera pas, j'en suis sûr, à prendre sa revanche.

MARÉE D'AUTOMNE, trois actes de Mme Daphné du Maurier dans une adaptation d'Hélène-Frédérique Lara, au théâtre Gramont ; voilà une pièce qui ne soulèvera pas de grandes passions ni ne suscitera de controverses véhémentes... Si je dis qu'elle est spécifiquement anglaise, j'ajouterai tout de suite qu'elle n'évoque ni Shakespeare, ni Oscar Wilde, ni Charlotte Brontë.

Elle est anglaise par ce romanesque de convention, cette fadeur appliquée et cette façon d'effleurer les hauts problèmes puis de les esquiver dans un tour de passe-passe qui ont toujours été en faveur auprès d'un immense public anglo-saxon.

Il s'agit en gros, ici, d'une charmante femme sur la quarantaine, Stella, veuve, mère d'un fils midship, Peter, et d'une fille, Muriel. La scène se passe en Cornouailles, où l'honnête veuve est, depuis quinze ans, courtisée par un brave homme, Robert, qu'elle refuse d'épouser. Et voilà que Muriel débarque avec Steve, un peintre célèbre qu'elle vient d'épouser impromptu. Stella commence par être ébahie par la façon dont sa fille et son gendre comprennent la vie conjugale : pas de questions, liberté réciproque, chambre à part. Puis elle se sent attirée par Steve, qui, à la seule vue de sa gracieuse belle-mère, a rompu avec le whisky et se lève dès potron-minet pour brosser des œuvres immortelles. Un soir de tempête l'imprudente Muriel, qui a le charme acidulé de Lise Topart, mais ne fait œuvre de ses dix doigts, téléphone qu'elle couchera chez une amie. C'est justement ce soir-là que Steve avait choisi pour dîner en tête-à-tête avec sa belle-mère dans son atelier. Déclaration, baisers. La vertueuse veuve se laissera-t-elle aller jusqu'au bout de cette pente glissante ?

Rassurez-vous ! Mme Daphné du Maurier n'a voulu qu'entr'ouvrir la porte des voluptés maudites, et elle la referme aussitôt. Stella pensait, pour se défendre contre la tentation, épouser le fidèle Robert. Mais Steve s'y oppose. Il partira, avec sa femme, pour New-York, où un contrat l'attend. Et ainsi l'auteur pense avoir donné la preuve qu'il n'y a pas de différence profonde entre les générations et que l'amour et le dévouement peuvent même toucher les trop réalistes jeunes gens d'aujourd'hui.

C'est un peu enfantin, mais c'est charmant, et l'on ne s'ennuie pas une minute grâce à l'excellence de l'interprétation. Michèle Verly est une Stella sensible et une bien appétissante belle-mère. Lise Topart reste un délicieux fruit vert dans son assurance de comédienne chevronnée. Mona Dol, Pierre Dudan, Michel Salina, Daniel Crouet tiennent tous leur emploi avec autorité. Et Jean Darcante, metteur en scène, a imprimé à cette troupe homogène un excellent mouvement.

PETITES CHRONIQUES

NOTRE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES

Le concours que nous avions organisé entre nos lecteurs pendant la période de vacances devait prendre fin avec elles. Comme on pouvait le supposer, les envois furent nombreux. Ils le furent même plus que nous ne nous y attendions.

Nos lecteurs nous sauront gré de faire ici, très brièvement, la critique de ce concours. Sans doute paraîtrons-nous sévères à certains, mais *France-Illustration* n'est-elle pas, par tradition, la revue de la belle image ?

Disons donc objectivement que de nombreuses épreuves se tenaient dans le tout premier stade de l'amateurisme. Celui que beaucoup ne dépasseront jamais d'ailleurs, s'ils se contentent d'appuyer sur le déclencheur de leur appareil sans s'occuper de l'ouverture, de la distance, des vitesses ; sans s'apercevoir que ces notions simples caractérisent tout appareil et que les réglages qui les commandent ont une étroite interdépendance. Or ces notions élémentaires ont évidemment fait défaut à ceux qui, le plus sincèrement du monde, nous ont envoyé des épreuves voilées, sous-exposées, surexposées. Nous avons reçu aussi des photographies techniquement bonnes, mais sans caractère artistique. C'est assurément mieux, mais encore insuffisant. Beaucoup manquaient d'animation, de vie.

Quelques envois cependant témoignèrent d'un amateurisme éclairé, celui qui allie la technique au goût. Mais les meilleurs, pour la plupart, ne nous sont parvenus que lorsque les vacances étaient terminées et par conséquent la période du concours, passée. Regrettons-le.

Sans doute faut-il à l'amateur le temps de préparer un concours, et nous nous adresserons volontiers le reproche d'avoir annoncé cette compétition alors que les vacances étaient déjà commencées. Pour nos lecteurs comme pour nous, l'expérience de cette année aura apporté des enseignements utiles. Nous en tirerons profit.

LE RENOUVEAU DU THÉATRE ANTIQUE

Le Théâtre national d'Athènes vient de représenter *les Nuées*, d'Aristophane, poursuivant ainsi sa tentative de donner une nouvelle interprétation au chœur et de résoudre le problème de la musique du théâtre antique en essayant de l'imiter.

Sa grande innovation consiste dans les mouvements du chœur, considéré il y a peu d'années comme presque immobile. Ces mouvements dans l'œuvre d'Aristophane apparaissent maintenant comme vivement saccadés et en parfaite harmonie avec l'esprit de la comédie antique.

La seconde innovation du Théâtre national d'Athènes consiste dans la musique composée et exécutée par un compositeur athénien, M. Kazassoglou.

Les acteurs portent tout l'attirail de la comédie antique, en particulier les masques.

Enfin, la représentation fut précédée d'une conférence donnée par un éminent helléniste, M. Cakridis, professeur à l'Université de Salonique, qui a grandement contribué à faire de cette reprise des *Nuées* une réussite.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE :

Robert Christophe, *le Duc de Morny, « empereur » des Français sous Napoléon III* (Hachette, 256 pages). « Le véritable empereur des Français n'était pas Napoléon III, mais le duc de Morny », disaient les diplomates. Petit-fils de Talleyrand, bâtard de la reine Hortense, donc demi-frère de l'empereur, Morny portait dans ses armes des compons d'azur chargés de l'aigle impériale. Il fut à la fois l'animateur d'une politique et le « metteur en scène » d'une société brillante et frivole. Il y avait en lui plusieurs personnages : l'homme d'affaires, l'aventurier, l'écrivain, le mécène, le jouisseur. Aussi les jugements retenus par la postérité se contredisent-ils. « C'était un esprit si juste, si fin, disait Ludovic Halévy, une intelligence si positive, si nette, avec tant de naturel, de grâce, de charme. » Et, à l'opposé, Alphonse Daudet : « Un de ces hommes avec lesquels je ne me suis jamais trouvé à l'aise, parce que je leur sentais trop de puissance, pas plus qu'on n'est à l'aise en face d'un lion ou d'une panthère qui ferait patte de velours. »

« Je n'approuve ni ne désapprouve, nous dit à son tour l'auteur. Je raconte. » Il raconte en effet, avec un souci scrupuleux des nuances, ce prodigieux roman que fut la vie de Morny, en essayant d'équilibrer les deux plateaux de la balance : d'un côté, le coup d'Etat, l'affairisme, les trafics d'influence ; de l'autre, l'essor des chemins de fer, la prospérité industrielle, Deauville, Sarah Bernhardt, les encouragements aux lettres et aux arts, le droit de grève.

Au lecteur de juger... et de conclure.

LA VIE SOCIALE :

Simone Weil, *la Condition ouvrière* (Gallimard, 276 pages). C'est — avec des textes d'appui — le journal d'usine de cette agrégée qui se fit embaucher comme « manœuvre sur machine » pour se familiariser avec la vie ouvrière et syndicale. Elévation de pensée, sens aigu du « social », amour de la justice rehaussé par une spiritualité qui devait conduire son auteur jusqu'au seuil de l'église, ce livre est avant tout un témoignage, une épreuve vécue.

« Si la vocation de l'homme est d'atteindre la joie pure à travers la souffrance, les ouvriers sont mieux placés que tous les autres pour l'accomplir de la manière la plus réelle. » La condition première d'un travail non servile exige que les meilleurs d'entre eux trouvent dans leur vie elle-même la plénitude que les artistes cherchent indirectement par l'intermédiaire de leur art. C'est le thème central de l'ouvrage.

A la lumière de son expérience personnelle l'auteur évoque tous les problèmes du monde du travail : les grèves, le rôle des comités d'entreprise, la « psychotechnique », la « rationalisation », etc. Un testament, mais aussi un document humain où la présence de Dieu élève le problème social au-dessus du marxisme.

ALBERT MOUSSET.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La nuit de la Saint-Sylvestre s'annonce fertile en émissions de haute qualité. Daniel Lesur aura l'honneur d'évoquer par une brillante causerie la rétrospective des principales œuvres musicales créées ou reprises pendant l'année 1951, tandis que René Wilmet offrira, lui aussi, un « digest », mais consacré à l'activité dramatique et littéraire pendant la même période.

Sur la chaîne Parisienne, une édition spéciale du « Siècle en marche » est prévue. Les services radiophoniques du Conseil de l'Europe, les archives de la B. B. C., la Voix de l'Amérique et la phonothèque de la Radiodiffusion unissent leurs efforts pour préparer, sous le titre : « Cette année-là... », un programme de choix. A 23 h. 57 Wladimir Porché présentera devant le microphone les meilleurs vœux de la Direction générale de la R. T. F. aux chers auditeurs. Puis des orchestres de danse permettront à tous d'évoluer à domicile jusqu'à 5 heures du matin...

La journée du 1er janvier se déroulera sous les plus heureux auspices. En effet, au réveil — à 10 h. 15 — la réconfortante émission de Roger Goupillières : « Aimer, boire et chanter », apportera un précieux reflet des danses viennoises. Elles seront agrémentées de chansons joyeuses exprimées par Mado Robin et Willy Clément. Germaine Montéro et Claude Dauphin personnifieront Carla Donner et Johann Strauss, les héros du célèbre film de Duvivier : *Toute la ville danse.* Un nouveau procédé dont le secret reste jalousement gardé par son auteur, Goupillières, sera mis en œuvre pour donner à la musique et aux voix une transparence et une fluidité nouvelles. L'orchestre radio-lyrique animera cette séance, placée sous la direction de Marcel Cariven.

Avant d'entreprendre les rituelles visites familiales aux aînés, il sera possible d'écouter l'émission de Max de Rieux et Edouard Bervily consacrée au compositeur Georges Auric. Il faisait autrefois partie du groupe des « six », aux tendances révolutionnaires, en opposition avec l'élégance raffinée des écritures debussyste, fauréenne et ravelienne.

Afin de rénover son répertoire et de favoriser la production d'œuvres dialoguées présentant un caractère comique, la Radiodiffusion organise un concours ouvert à tous les auteurs, français ou étrangers. Ils sont invités à écrire dans notre langue des œuvres originales, inédites ; leur durée d'exécution ne devra pas être inférieure à cinquante minutes ni supérieure à soixante-dix. Les écrivains humoristiques réduiront ou développeront leur inspiration dans le cadre prescrit. Un huissier dépouillera les envois, anonymes. La verve des fantaisistes va s'exercer pendant les mois à venir, la compétition étant prévue pour le 30 avril ; elle sera dotée d'un confortable prix, fixé à 1 million de francs. Cette initiative sera-t-elle couronnée de succès ? Un chef-d'œuvre va-t-il naître ?

W.-L. LANDOWSKI.

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE

M. Karl Kobelt, que le Conseil national et le Conseil des Etats ont élu, à la quasi-unanimité, président pour 1952 de la Confédération helvétique, était chef du département militaire fédéral. Docteur ès sciences techniques de l'Ecole polytechnique fédérale, M. Kobelt, qui est âgé de soixante ans, est membre du gouvernement central depuis 1940. Il avait déjà occupé, en 1946, les fonctions de président de la Confédération.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Vaux et Forêts, au baron James de Rothschild, porte tenue bleu de roi, parements de velours jaune bouton d'or et galon de vénerie. Une soixantaine de bâtards anglo-poitevins composent la meute, dont l'origine Luzarche d'Azay et Rallye Chambly est à retenir. L'équipage chasse alternativement cet hiver en Compiègne ou en Laigue. Ces jours-ci, laisser-courre réussi dans cette dernière région. « Découplé » au Châtelet sur une petite harde. On rallie sur un cerf dix cors. Hallali aux Princesses après deux heures trois quarts de poursuite. Les honneurs à Mme Emile Toulemonde. Etaient présents : la baronne James de Rothschild, Mme Georges Halphen, Mme Jean Rheims, M. et Mme Delaoutre, MM. Valette, comte de Clermont-Tonnerre, etc.

Concours de dressage au manège de l'Ecole de Guerre, sorte de test avant les éliminatoires des Olympiades, mettant sous les yeux du public une sélection sur laquelle nous comptons. Le colonel Jousseaume est premier du Saint-Georges, montant Minutier déjà attentif. Il précédait le colonel Gillois, très précis, sur Calais.

Le congrès de la F.E.I., réuni à Paris sous la présidence du général baron de Trannoy, a choisi comme vice-président M. Pollet-Ternynck, l'actuel dirigeant de la F. F. S. E. et du Club des habits rouges. Le commandant Hector, secrétaire général depuis trente ans, a été nommé président d'honneur. Il est remplacé dans ses fonctions par le major Moërmans d'Emmans (Belgique). Vingt et une nations étaient représentées à cette assemblée.

TRÉ-HARDY.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Un important mouvement diplomatique vient d'avoir lieu. M. Chauvel, qui abandonne pour raison de santé son poste de représentant de la France au Conseil de sécurité, est nommé ambassadeur à Berne, en remplacement de M. Henri Hoppenot, qui lui succède aux Nations Unies.

M. Tardé de Saint-Hardouin, qui avait déjà représenté le C. F. L. N. à Ankara de 1943 à 1945, est nommé ambassadeur en Turquie. Quant aux postes d'Athènes et de Copenhague, ils sont confiés respectivement à MM. Jean Baelen, ambassadeur en Pologne, et Jean Bourdeillette, ambassadeur au Venezuela.

LA SAINTE-LUCIE A PARIS

Sainte Lucie est considérée comme la sainte de la lumière et sa fête est en Scandinavie extrêmement populaire. Avant l'introduction du calendrier grégorien le 12 décembre était le jour le plus court de l'année, et la Sainte-Lucie, célébrée à l'aube du 13, est l'annonce du retour à la lumière. La tradition veut qu'une jeune fille vêtue de blanc, coiffée d'une couronne ornée de bougies allumées, offre dans chaque maison des gâteaux spécialement confectionnés pour la circonstance. La fête n'est pas seulement familiale. Journaux, maisons de commerce, administrations désignent des saintes Lucie qui parcourent la ville sur des chars. Sur tous les avions de la Scandinavian Airlines, en escale ou en vol, sainte Lucie est également fêtée.

Cette charmante coutume a donné lieu à Paris à une réception à la fois intime et élégante à laquelle assistaient diverses personnalités scandinaves et françaises. Trois saintes Lucie, venues spécialement par avion de la Scandinavian Airlines, M^lles^ Brändstrom, Grieg et Vedel (cette dernière, Miss Danemark 1950), y représentaient la Suède, la Norvège et le Danemark. Trois ravissants petits pages : Lotte Thostruf, Agueta et Charles Setterwall, les escortaient.

Ce fut une aimable réunion, où l'on dégusta bien entendu le *gloegg* traditionnel.

Le prince Napoléon voyage actuellement en Italie. De passage à Milan, il a visité les usines Alfa-Roméo, où notre photographe le montre (à l'extrême droite) en compagnie de sa femme, la princesse Alix, de l'ancien coureur Zehender et de M. Alesio, directeur général de la firme.

PRÉSENTATION D'UN LIVRE

A l'occasion d'un cocktail offert par les Editions France-Empire, M. Anduze-Faris, président de la Compagnie des Messageries Maritimes, a présenté à la presse le livre du capitaine de vaisseau Jubelin : *Marin de métier, pilote de fortune.*

L'ingénieur général Kahn, secrétaire général aux Forces armées, l'amiral Lemonnier, l'amiral Le Bigot, le commandant L'Herminier, le colonel Rémy et de nombreuses personnalités assistaient à cette brillante réception, qui se déroulait dans les salons des Messageries Maritimes.

LIVRES TOUS GENRES SOLDES (neufs non coupés) val. 350 fr. depuis 50 fr. Catalogue (32 pages) sur demande à Société **E. L. J. M. (94), 79, Grande-Rue, POITIERS.**

COURRIER MUSICAL

La Musique et l'Angoisse, tel est le titre de l'essai posthume du philosophe Amédée Ponceau. Thème d'une actualité obsédante, que commente cet ouvrage dense, simple, profond et d'une lecture si attachante. Le livre comporte deux divisions. Si je ne m'attarde pas à la seconde, qui traite, avec trois grands Européens — Schumann, Chopin et Liszt — de l'angoisse individuelle, c'est parce que la première, consacrée à la musique russe, apparaît comme la plus essentielle. Il y a des histoires de la musique russe, il n'y en avait pas, jusqu'alors, du peuple russe à travers sa musique. C'est cela que nous offre Amédée Ponceau. C'est la marche dans le temps, la formation d'un peuple qui parcourt d'immenses espaces, étapes dont les musiciens sont les historiens et les géographes. Voici la forêt, la sorcière Baba-Iaga et la fée Snegourotchka, Moussorgsky et Rimsky, et voici le fleuve, la descente vers la mer : la Volga, chemin d'eau des Slaves, et le Dniepr perfide, le somptueux Stenka Razine et Roussalka la sirène, Glazounov et Dargomisky. De la « Horde d'or », du prodigieux déferlement de l'Asie, Rimsky a capté tout le fantastique oriental. De l'âge de la steppe, Borodine retient l'écho. Des grands tsars, Moussorgsky, Borodine encore, disent la splendeur et les destins tragiques. De l'époque de la « terre aux moujiks », des grandes foires, des princes marchands et des histoires merveilleuses, Balakirev fixe les chants, Rimsky brosse les fresques chatoyantes. Et quand, à l'ère des bagnes, monte le chant des forçats, la musique donne Cui, Glinka, Moussorgsky. Une chanson bienfaisante, en définitive... Le rôle du peuple russe dans le destin musical de l'être humain n'est-il pas, nous dit Amédée Ponceau, de raccourcir la distance entre la misère et son expression consolatrice ?

L. MAURICE-AMOUR.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

André Mary : *la Fleur de la poésie française* (Garnier).

La belle collection « Minerve », où s'inscrivent les noms de la plupart des écrivains classiques, vient de s'enrichir d'une anthologie poétique qui groupe des textes allant des origines jusqu'à la fin du XV^e^ siècle. Pour opérer ce choix on ne pouvait trouver spécialiste plus qualifié que M. André Mary, érudit doublé d'un poète. Sa parfaite connaissance de la poésie médiévale s'atteste dans la substantielle préface qu'il a écrite pour ce recueil et dans les notices qu'il a consacrées aux auteurs et à leurs ouvrages. Les textes de cette période, peu familière au public, que M. André Mary a réunis seront souvent une surprise.

P.-J. Gonnet : *le Miel* (Librairie de vulgarisation apicole. Montfavet, Vaucluse).

Les abeilles ont inspiré, de Virgile à Maeterlinck, quantité d'écrivains. Mais on possède peu de travaux sur les produits fabriqués par les industrieuses abeilles. Dans cet ouvrage, M. Gonnet apporte une précieuse contribution à la connaissance du miel et de ses propriétés. Sa documentation est abondante et il revise chemin faisant beaucoup de notions. Le chimiste se double en M. Gonnet d'un philosophe dont l'esprit spéculatif se donne cours dans le chapitre consacré à l'olfactique et à la perception des saveurs.

Général Jean Charbonneau : *A la découverte de l'Afrique du Nord.* — Une idée originale a présidé à la rédaction de ce livre. Le général Jean Charbonneau, que sa connaissance des questions africaines, acquise au cours d'une brillante carrière militaire, a conduit à l'Académie des Sciences coloniales, n'a pas eu le dessein de composer un de ces guides complets, utiles, certes, mais dont la lecture ne laisse pas parfois d'être un peu fastidieuse. Le sien conserve en tous ses chapitres une tenue littéraire. Allégé de maints détails, il offre au voyageur désireux de s'informer plus complètement une abondante bibliographie.

Deux livres viennent de paraître, qui nous conduisent, avec les expéditions françaises, aux deux extrémités du monde.

Le premier, publié chez Artaud, a pour titre *Groenland.* Un texte de Paul-Emile Victor sert d'introduction à quatre-vingt-dix photographies en noir et en couleurs. Dus à J.-J. Languepin, à Marcel Ichac et à Jacques Masson, ces magnifiques documents nous révèlent un monde âpre et presque inconnu, le monde de la glace, du blizzard et du soleil de minuit. C'est là un témoignage de premier ordre sur la grandeur et les misères de nos explorateurs.

Autre témoignage, celui que nous livrent Pierre Dubard et Luc-Marie Bayle sous le titre : *le* Charcot *et la Terre Adélie* (Editions France-Empire). Ici l'intérêt réside moins dans les illustrations que dans le texte, journal de bord, qui retrace fidèlement les tentatives, les échecs et la réussite finale de l'expédition antarctique.

Henri Le Masson, de l'Académie de Marine, *Navires d'aujourd'hui* (Hachette. Bibliothèque des Merveilles).

Dans cet ouvrage, notre collaborateur M. Henri Le Masson passe en revue toutes les familles de bâtiments de guerre, de commerce ou de pêche qui sillonnent actuellement les mers.

Après avoir esquissé une rapide histoire de la navigation et avoir posé les principes qui ont jusqu'à présent guidé la construction et la propulsion des navires, l'auteur entreprend de décrire chaque type de bateau dont il envisage, à la lumière des plus récentes expériences, la possible évolution.

L'ouvrage s'achève sur un tableau comparé des différentes marines du monde.

Plusieurs photographies et un grand nombre de schémas illustrent ce livre, qui constitue véritablement une petite encyclopédie maritime.

Henri Joubrel : *Ker-Goat* (Editions familiales de France).

Dans ce livre notre collaborateur Henri Joubrel étudie avec toute la connaissance qu'il en possède le problème de l'enfance délinquante. Il relate les expériences si riches d'enseignements heureux qui ont eu pour cadre le centre de Ker-Goat, dans les Côtes-du-Nord. Ce centre a été, il y a peu, réinstallé dans une propriété d'Ille-et-Vilaine, Pont-Phily, à quelques kilomètres de Dinard. Les mêmes méthodes de rééducation y sont appliquées, et sous la direction d'éducateurs attentifs les enfants de dix à quatorze ans confiés au centre mènent une existence saine et au bout de deux ou trois ans peuvent être rendus à la vie avec le maximum de chances de réadaptation sociale.

UN MILLION DE PASSAGERS CETTE ANNÉE A MARSEILLE

Le port de Marseille aura vu passer en 1951 plus d'un million de passagers. C'est là un fait rarissime dans les annales des ports européens, puisque seul Douvres atteignit ce chiffre l'an dernier.

Ce petit événement, bien symbolique de l'essor chaque jour croissant de notre grand port méditerranéen, a été fêté comme il convenait. Le millionième passager, qui était d'ailleurs une passagère, a reçu une valise-souvenir des mains de M. Rastoin, président de la Chambre de commerce de Marseille, en présence de M. Couteaud, directeur du port, et de nombreuses personnalités.

COURRIER THÉATRAL

Qu'une soirée puisse être à peu près manquée avec les noms de Musset et de Paul Claudel à l'affiche, voilà qui surprend à première vue. Mais le poète des *Cinq Grandes Odes* a toujours considéré *l'Echange* comme une œuvre mineure, dramatiquement parlant. On ne peut oublier qu'il l'écrivit en 1893 et qu'alors, âgé de vingt-cinq ans, il faisait encore ses gammes.

Pour sa représentation au Marigny Paul Claudel a revu son texte. On ne peut dire qu'il l'ait amélioré. Aussi, quelques rares bons moments mis à part, l'audition en est-elle pesante, malgré la pittoresque silhouette de Thomas Pollock Nageoire, tracée par Jean Servais, la sensibilité de Madeleine Renaud et les beaux cris de Germaine Montero ; Jean-Louis Barrault s'efforce de son côté d'animer le personnage larvaire de Louis Laine, mais il ne peut faire que *l'Echange* soit autre chose qu'un vaudeville lyrique mal ficelé par un dramaturge novice. Beau décor de G. Wakhévitch.

On ne badine pas avec l'amour, seconde partie du spectacle, se recommande surtout par les délicieux décors et les ravissants costumes dessinés par Jean-Louis Malclès. Louons également la cocasse fantaisie de Pierre Bertin, la rondeur d'André Brunot, l'esprit de M^me^ Catherine Fonteney ; M. Jean Desailly tient le tôle de Perdican. Il y est jeune, gai, séduisant. On ne cesse de le suivre que dans le grand mouvement romantique du dénouement, où son jeu devient factice. Quant à M^lle^ Dominique Blanchar, hélas ! elle n'a rien de la Camille du poète. Deux ou trois scènes exceptées, elle nous apparaît artificielle et gauche. Reste Simone Valère, toujours excellente comédienne.

Y. G.

LES SPECTACLES

PIÈCES RECOMMANDÉES

Voici au choix les 3 plus joyeuses soirées qu'on puisse passer à Paris :

MICHEL : **UNE NUIT A MEGÈVE**

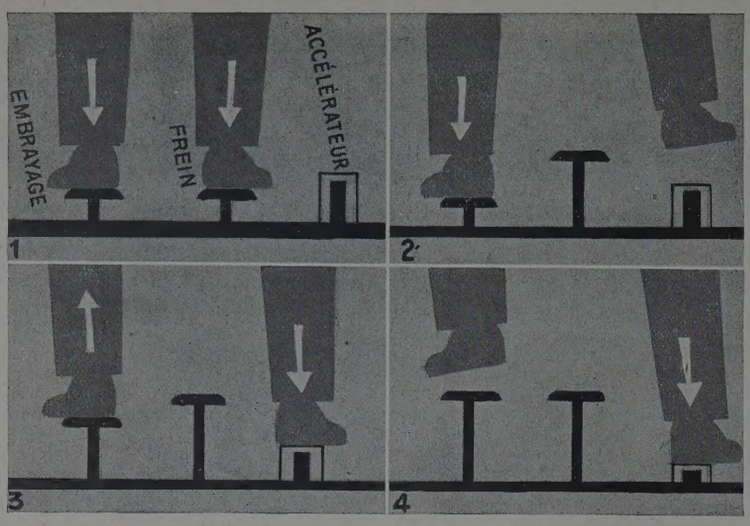
MONCEAU : **AFGAR (Loisirs du harem)**

PALAIS-ROYAL : **OCCUPE - TOI D'MON MINIMUM (350^e^)**

THÉATRE des ENFANTS MODÈLES

252, Faubourg-Saint-Honoré métro Ternes. à 14 h. 45 : 29 déc., 6 janv. : **CHARLOT DETECTIVE** - 30 déc., 3 janv. : **L'AUBERGE DE L'ANGE GARDIEN** - 31 déc. : **LE TOUR DU MONDE D'UN PETIT PARISIEN** - 1^er^ janv. : **ALICE AU PAYS DES MERVEILLES** - 2 janv. : **L'OISEAU BLEU.**

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES



Pour les « départs en côte »

Grâce à ce dispositif, qui équipe plusieurs modèles américains, le problème du « départ en côte » est supprimé. La voiture étant normalement arrêtée, le pied peut quitter la pédale de frein sans qu'elle roule, même si la pédale de débrayage est poussée. Pour partir l'action conjuguée de l'embrayage et de l'accélérateur déclenche automatiquement le desserrement du frein.

Un cric géant pour le garage

Grâce à un cric de 180 kilos il est possible de soulever une extrémité de l'automobile à 1 m. 20 du sol. Il est utilisable pour tous les véhicules jusqu'à une tonne et demie, et son dispositif de sécurité comporte sept positions différentes.

Citerne plastique

L'armée américaine utilise depuis peu une citerne à essence pliante, faite de nylon et de caoutchouc synthétique. D'une contenance de 38.000 litres, elle est destinée à remplacer les fûts d'acier utilisés jusqu'à présent et qui subissaient l'action de la rouille.

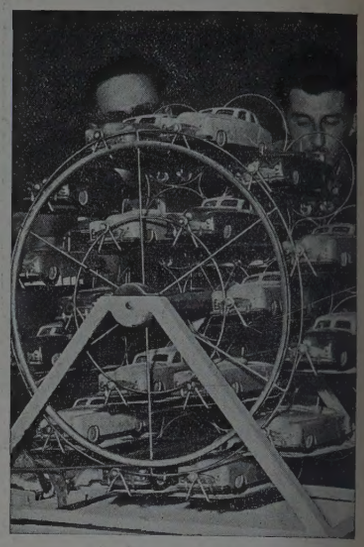
Pour les dépannages de fortune

Un modèle britannique a été doté, dans chacune des portières avant, de boîtes escamotables qui contiennent les outils habituels indispensables, une réserve de bougies, fusibles et boutons, afin de réduire au minimum les pannes sur la route. La disposition de ces nouvelles « boîtes à outils » permet au conducteur d'effectuer une vérification rapide sans risquer de salir l'intérieur de la voiture et, surtout, sans avoir à vider au préalable le coffre à bagages.

Pour la remorque des véhicules sur la route, voici un système de sûreté qui supprime le conducteur de la seconde voiture. En effet, le montage de plaques spéciales sur les roues avant assure une direction parfaite. L'appareil est appelé à rendre des services aux forains et aux agriculteurs.

Voici encore la « bougie transparente » qui permet de voir les éclatements dans les cylindres du moteur, de contrôler le réglage du mélange air-essence et de détecter les pertes de compression dans les cylindres.

Enfin, une baladeuse électro-magnétique rendra grand service en cas de panne nocturne. Branchée sur le circuit de la batterie, elle déroule ses 4 mètres de fil et se place à l'endroit convenable grâce à son électro-aimant qui adhère à toutes les pièces métalliques, même si ces pièces sont recouvertes de vernis, de graisse ou de boue séchée.



Le garage circulaire

Dans cette grande roue, qui ne déparerait pas la Foire du Trône, viennent se loger, selon le modèle, dix-huit ou trente-six automobiles, pour une surface d'appui de 80 ou 130 mètres carrés.

Par rapport à un garage horizontal, l'économie de superficie est d'environ 500 %.

Un moteur de 7 CV est suffisant pour mouvoir l'ensemble, permettant ainsi l'entrée et la sortie des véhicules.

La manœuvre s'effectue — assure-t-on — en moins d'une minute. Le garage se monte indifféremment en surface ou en souterrain.

C. T.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Paul de Laboulaye n'expose qu'assez rarement : il aime à travailler dans le silence et le calme ensoleillé de la Provence. Aussi est-ce pour nous une joie lorsqu'il livre une petite part de son intimité, de son secret d'artiste en exposant quelques-unes de ses dernières toiles.

L'art de Paul de Laboulaye est celui d'un raffiné, d'un homme doué d'une sensibilité très rare, tout empreinte de poésie et de discrétion. Ce peintre ne cherche pas — comme tant d'autres qui se disent artistes — à étonner en faisant quelques extravagances, en peignant des monstruosités ou en faisant de la « littérature », tous moyens bons à faire parler de soi et à faire de la démagogie en matière picturale. Laboulaye reste un artiste vrai, sincère, épris de la beauté de la nature. Il ne renie pas ses ancêtres, ni les musées. Nous croyons qu'il prendra comme un éloge, et c'est là notre intention, de dire qu'un de ses *Paysage de Rochefort*, tout imprégné d'une atmosphère délicate et peint avec une sensibilité très exceptionnelle par valeurs, le relie directement à Corot, au Corot d'Italie, à celui du *Pont de Narni* par exemple ; tel autre petit paysage de la Bièvre le place dans la lignée des grands maîtres du paysage français, de Fouquet à Pissarro. Ses vues d'Avignon et de Villeneuve, blondes et sereines, une nature morte aux citrons révèlent le talent méditerranéen de Laboulaye, équilibré, mesuré, nuancé, qualités éminemment françaises.

(Galerie Jacquart.)

A la fois architecte et décorateur, Paul Joly-Delvalat est un peintre doué d'une grande finesse de vision et dont le talent révèle une facture large, spontanée, aux notations justes. Qu'il s'agisse de peintures ou d'aquarelles, Paul Joly-Delvalat sait prendre l'essentiel d'un motif, et par quelques touches très « enlevées » il évoque des sites de Bourgogne, pays dont il a su saisir à la fois la physionomie et l'atmosphère.

(Galerie Bernheim Jeunes.)

MAURICE SÉRULLAZ.

Laboulaye. « *Paysage.* »

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Nouvelles de France

L'année 1951 s'achève avec l'émission de quatre nouvelles vignettes. Le 17 décembre ont été mises en circulation les deux valeurs qui paraissent chaque fin d'année au bénéfice de la *Croix-Rouge française*. Le 12+3 fr. brun et rouge représente un enfant en prières, d'après un tableau du XV^e^ siècle ; le 15+5 fr. bleu et rouge, une fillette, d'après un tableau de Quentin de La Tour. Dessin et gravure de J. Piel ; la vente du « premier jour » a eu lieu à Paris, le 15 décembre.

Le 24 décembre ont paru deux nouveaux timbres de la série courante, destinés à remplacer les 40 et 50 fr. actuellement en service. Le 40 fr. violet a pour sujet l'observatoire célèbre du Pic du Midi de Bigorre, et le 50 fr. marron, l'abside de Saint-Etienne de Caen. Dessin et gravure de Serres pour le 40 fr. et de Barlangue pour le 50 fr. La vente du « premier jour » a eu lieu à Bagnères-de-Bigorre et à Caen, le 22 décembre.

J. BELLAY.

SOURDS

Rien ne vous fera MIEUX ENTENDRE que LE Selectone Une très Grande Marque!

DISTRIBUÉ PAR

PHONAK

A.E.F. 11, GALERIE DE LA MADELEINE 9, PLACE DE LA MADELEINE PARIS VIII - Tel. : ANJ 78-19

Demandez-nous adresse de nos agents régionaux.

...Moi, je Lui apporte un billet de la TRANCHE DES ROIS de la LOTERIE NATIONALE !...

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de M^e^ **Pierre Tesnière**, notaire à Yvetot (Seine-Inf.), téléphone : 5. **Adjudication** en l'étude le mercredi **9 Janvier 1952** à 14 h. 30.

FERMES & TERRES

à **Allouville - Bellefosse**

1^er^ lot **Ferme dite de Quénonville** (anc. **Manoir** de la famille Bellain-d'Esnambusc) compr. **Verger** avec **maison normande** - Colombier et div. bât. d'expl. gd labour contigu : ensemble **11 ha** env. 2^e^ lot. **Herbage** clos et labour. Cont. ens. **6 ha** 70 env. - 3^e^ à 5^e^ lots. Labours de 3 ha 30, 2 ha et 5 ha ½ env. Le tout loué à M. Petit jusqu'au 29-9-1954. Pour ts renseig. S'ad. à M^e^ **Tesnière**, notaire.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4^e^ trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

POUR LES COTONS IMPRIMÉS

Infroissables

GOÛT
QUALITÉ
CRÉATIONS

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

Pour vos Enfants :
POTAGES
GATEAUX
ENTREMETS
FLORALINE
RIVOIRE & CARRET
· LYON — MARSEILLE — PARIS ·